France
ILLUSTRATION

N° 90 — 21 JUIN 1947 — 40 FRANCS

Phot. *France-Illustration.*

LA GRÈVE DES CHEMINOTS, TOURNANT DE LA POLITIQUE SOCIALE DU GOUVERNEMENT

Les divers mouvements grévistes qui bouleversent l'économie du pays ont abouti à un renversement de la politique sociale française. Le gouvernement, en effet, a décidé que désormais patrons, ouvriers et employés établiront, sous l'arbitrage de l'État, le régime des salaires, revenant ainsi au principe des conventions collectives. De toutes les grèves, celle des cheminots fut la plus spectaculaire. Pendant la carence des chemins de fer, l'esplanade des Invalides (ci-dessus) était devenue une gigantesque gare routière lançant dans toutes les directions les types les plus divers de véhicules utilitaires.

TÉLÉPHONES
Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction TRUdaine 78-47

France ILLUSTRATION

REVUE HEBDOMADAIRE - 13, rue Saint-Georges, Paris-9e

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE :
ÉDIFRANCILUS
Chèques postaux : PARIS 4670-19

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités.
L'abonnement n° 2 est formé des 49 numéros d'actualités et de la collection de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».
L'abonnement n° 3 se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux.
L'abonnement n° 4 comprend les 52 numéros annuels dont les 3 numéros spéciaux, et la collection complète de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

FRANCE ET COLONIES FRANÇAISES :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	1.800	2.160	2.200	2.560
6 mois . . .	900	1.080	1.100	1.280

ÉTRANGER :

I. — PAYS EXIGEANT LE PLEIN TARIF D'AFFRANCHISSEMENT

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	2.600	3.060	3.000	3.460
6 mois . . .	1.300	1.530	1.500	1.730

II. — PAYS ACCORDANT AUX JOURNAUX UNE RÉDUCTION D'AFFRANCHISSEMENT

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	2.400	2.860	2.800	3.260
6 mois . . .	1.200	1.430	1.400	1.630

FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE
(réservée exclusivement à nos abonnés) paraissant le 15 de chaque mois.

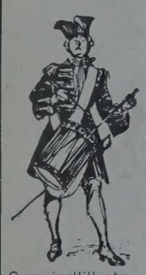
France et Colonies . . . 6 mois **180 fr.**
Étranger . . . . . 6 mois **230 fr.**

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les abonnements seront servis dans les limites de la disponibilité du tirage.
Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées de la dernière bande et de 10 fr. en timbres-poste.

Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES, 4e trimestre 1945 : **4 fr.** ; 1er semestre 1946 : **8 fr.** ; 2e semestre 1946 : **8 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

DESSINER *c'est amusant* **et ça rapporte**



Le dessin n'offre pas seulement des joies personnelles, les bons dessins sont rares, recherchés et bien payés.
Quelle que soit votre occupation actuelle, le dessin peut vous rapporter des gains supplémentaires. Il peut même être pour vous le début d'une nouvelle carrière dans l'illustration, la publicité, la mode, le dessin humoristique, la décoration, le portrait, etc.
Songez à assurer dès maintenant votre avenir. Préparez-vous à une carrière indépendante et lucrative. L'école A.B.C. vous enseignera le dessin par correspondance d'une manière à la fois amusante et pratique, que vous habitiez une grande ville ou le plus petit des hameaux. Dès la première leçon vous ferez des dessins qui vous étonneront. Vous n'auriez jamais pensé obtenir de tels résultats aussi rapidement.

Croquis d'illustration à la plume d'un de nos élèves.

DEMANDEZ LA NOUVELLE BROCHURE

Un luxueux album abondamment illustré est offert gratuitement pour vous renseigner sur la méthode, le programme et les cours de spécialisation de l'École A.B.C. En écrivant, donnez-nous des détails : avez-vous déjà dessiné? Quel but voulez-vous atteindre ? (Joindre 9 francs pour frais.)

Charmant croquis d'un de nos jeunes élèves.

ÉCOLE A.B.C. DE DESSIN
(Studio C. 60) 12, rue Lincoln, PARIS-8e

Il existe un cours par correspondance spécial pour enfants de 8 à 13 ans. Demandez l'album « Enfants ».

Armagnac Sempé
H. A. SEMPÉ - SABAZAN GERS

C.C.C.
COMPTOIR COMMERCIAL CAOUTCHOUC

Sur un imperméable
C.C.C.
la pluie frappe... sans entrer
35 à 41 Bd Haussmann Paris

113 ELVINGER

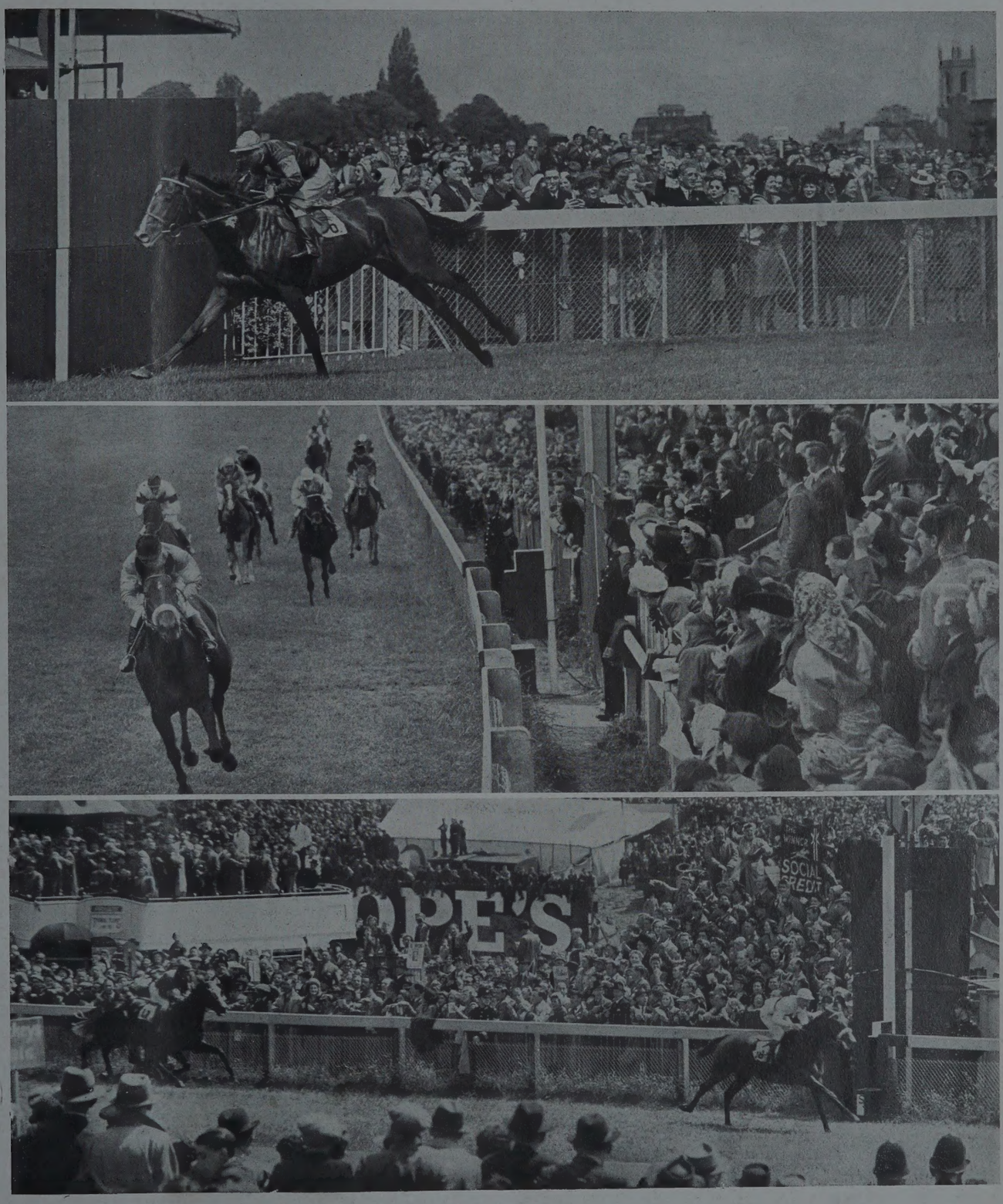
Si vous fumez...

DENTIFRICE
NICOTA
A BASE D'OXYBENZOPYRIDINE

France ILLUSTRATION

GEORGES OUDARD
DIRECTEUR GÉNÉRAL

TROISIÈME ANNÉE • NUMÉRO 90 • 21 JUIN 1947



TRIPLE VICTOIRE FRANÇAISE A EPSOM

Les grandes journées hippiques en Angleterre ont été marquées par le succès éclatant de notre élevage. C'est d'abord Chanteur, enlevant la Coronation Cup (en haut) ; c'est Imprudence, gagnant facilement les Oaks (au milieu) ; c'est enfin un outsider, Pearl Diver, au baron de Waldner, et que Bridgland mène victorieusement au poteau, gagnant par quatre longueurs le « trophée des trophées », le Derby d'Epsom (en bas).

UNE SEMAINE DU MONDE

Bucarest. *— Rendant la visite que lui avait faite à Moscou le patriarche Nicodème, le patriarche Alexis, chef de l'Eglise orthodoxe russe, s'est rendu à Bucarest, où il a été reçu par le premier ministre, M. Groza.*

Strasbourg. *— Une centaine d'Alsaciens-Lorrains et de Belges incorporés de force dans la Wehrmacht et faits prisonniers en Russie viennent d'être récemment libérés et arrivent en France après avoir franchi le pont de Kehl.*

Rome. *— M. de Nicola, président de la République, et M. Jacques Ibert (à droite) visitent l'exposition des artistes français.*

Krusaa. *— Une brigade danoise qui va participer à l'occupation dans la zone britannique a franchi la frontière allemande.*

Nantes. *— Les commerçants de Nantes ont manifesté contre le dirigisme ; quelques bousculades se sont produites avec la police.*

Londres. *— A Trafalgar Square, les femmes britanniques manifestent contre les conditions de vie en Grande-Bretagne.*

Baden-Baden. *— Le général commandant en chef français en Allemagne a pris un arrêté tendant à une réorganisation territoriale de la Sarre, et d'après lequel un certain nombre de communes passent à l'Etat rhéno-palatin, tandis que d'autres, au contraire, sont rattachées au territoire sarrois.*

Londres. *— Trois ministres britanniques et plusieurs hauts fonctionnaires ayant des rapports avec l'administration de la Palestine ont reçu des lettres explosives venues d'Italie. Le groupe terroriste israélite Stern a revendiqué la responsabilité de ces attentats.*

Sofia. *— M. Nicolas Petkov, leader du parti agrarien d'opposition et président du groupe parlementaire de ce parti, a été arrêté à l'issue d'une séance de l'Assemblée nationale au cours de laquelle son immunité parlementaire avait été levée sous l'accusation d'avoir conspiré contre le gouvernement.*

Washington. *— Après deux jours de vifs débats, le Sénat des Etats-Unis vient de ratifier les traités de paix avec l'Italie et les Etats balkaniques.*

— Le gouvernement américain a publié une déclaration indiquant que les Etats-Unis et la République Argentine étaient prêts à reprendre des consultations avec toutes les puissances de l'Amérique latine afin d'arriver à la réalisation d'un pacte d'assistance mutuelle.

Tchoung-King. *— Le gouvernement chinois a annoncé que des troupes venant de Mongolie extérieure ont pénétré de 300 kilomètres dans la région du Sin-Kiang et se sont heurtées à la garnison chinoise de la capitale de cette province. Le gouvernement chinois a immédiatement donné à son ambassadeur à Moscou l'ordre de protester auprès de l'U. R. S. S.*

Tokio. *— Les étudiants japonais ont organisé à travers les rues de la capitale d'originales manifestations pour inciter leurs concitoyens à lutter contre le marché noir, qui est apparu au Japon depuis la fin des hostilités.*

New Delhi. *— Le vice-roi, lord Mountbatten, que l'on voit ici entre le pandit Nehru (à gauche) et M. Jinnah, président de la Ligue musulmane (à droite), a discuté les plans britanniques avec les leaders hindous.*

RETOUR D'INDOCHINE

L'Union française est un concept de l'esprit dont le procédé d'exécution réside fatalement en une tâtonnante évolution, alors que les événements ont déchiré l'ancien plan théorique. La colonisation classique était une mission qu'un peuple réputé civilisé s'attribuait par la force sur un peuple réputé sauvage, et qu'il justifiait par des bienfaits répandus à sa propre convenance. La présence coloniale aboutit maintenant au contrat, au moins tacite.

A vrai dire, il a fallu une opération chirurgicale pour que naisse le premier produit repensé — ou plutôt dirigé par les événements — de l'Union française : l'Indochine. La rupture a, en effet, préparé le terrain aux accommodements de bonne volonté. L'Indochine est mûre pour l'accord, à la suite de ce simple syllogisme : les Français veulent rester, même en posant un peu moins les pieds, et les Annamites veulent prospérer, même en empruntant un peu d'efficience.

Occupons-nous d'abord de ce couple d'impératifs, assez heureusement complémentaires pour former contrat. Le premier terme en est clair : les Français ne renoncent pas. Cela apparut de prime abord, quand la métropole, finalement victorieuse, prépara la pacifique reprise de l'Indochine, également sous le signe de la libération. Ce fut un échec, et rapidement le problème se posa sous le jour de l'abandon ou de la reconquête. C'est à cette époque que se présenta le prix de la défaite passée, la France risquant l'hispanisation par la réduction à parcelles d'un domaine jugé trop vaste. L'Indochine fut le symbole. Nos alliés furent pris d'hésitation : il leur parut plus simple de faire pénétrer des armées étrangères sur cette terre en vacance que d'y transporter nos troupes. Devant ce souci d'héritage, comment Ho Chi Minh n'aurait-il pas cru à un débarras définitif ? La France était mal comprise, à cause de sa faiblesse, qui l'empêchait de recourir aux techniques plus modernes d'influence ; elle ne pouvait se permettre les affranchissements à élastique du modèle américain — par exemple, attendre tranquillement une venue à résipiscence devant des richesses qu'elle ne possédait plus — ni même ces retraites à la britannique sur des positions préparées à l'avance : il convenait de faire l'épreuve de la bonne foi avant de mettre le doigt dans l'engrenage. Elle était donc obligée de procéder selon la tradition de la présence corporelle, de peur de successeurs en titre ou en fait — d'où l'accusation de suranné, en dépit de ses bonnes intentions.

Cette prise de position française — outre la crainte des répercussions impériales — relevait aussi de ces réflexes étatiques auparavant qualifiés d' « impérialistes » et qui se présentent sous des étiquettes moins compromettantes depuis la Charte de l'Atlantique. La France existait déjà assez pour entreprendre elle aussi la défense de ses intérêts, d'autant plus légitimes qu'ils se trouvaient au niveau conservatoire : elle entendait garder sa place sur le Pacifique, comme elle refusait de se désister encore une fois d'une partie de son actif économique et culturel. Par cette contrée sans amplitude démesurée, politiquement fédérable, de bonne constitution dans les domaines de la production et de la position, elle demeure en effet dans la course nouvelle des Anglais et des Américains, qui délaissent les étendues continentales pour se retrancher sur les bordures maritimes — seuls les Russes, en leur descente du Nord, peuvent opposer l'espace à l'espace. Enfin, dans le champ même de la localité, les Français sont en état de certaines possessions : ils ont moulé tout le pays en des formes données, d'où une prétention à la préemption pour les tâches de l'avenir ; est-ce là pur égoïsme ?

Cela ne paraît pas, car, si l'on appliquait au second terme du contrat envisagé — c'est-à-dire les besoins annamites — le critérium : à chacun selon ses services, la place future de la France serait prépondérante. Ce qu'elle cède sur le passé est clair : c'est son ancienne domination, et, cependant, elle devra donner bien plus qu'auparavant. Le Viet-Minh, en luttant deux années pour se cacher cette vérité que l'Indochine a plus besoin de la France que la France de l'Indochine, l'a seulement rendue un peu plus inéluctable ; matériellement d'abord, car la destruction de toute l'œuvre française a nui en premier lieu aux Annamites, à peu près tous placés devant le dépérissement ou la mort. Du coup, cette extrémité, en amenant les gens sensés à prendre la mesure des déficiences nationales, a provoqué un contre-coup d'exigence opposée : que l'indispensable coopération française soit exploitée à fond, non seulement pour la réparation des dégâts, mais surtout pour une réfection généralisée. Ainsi, un monsieur associait aux critiques contre sa race une accusation du passé français.

« Les Français, dit-il, ont été grandement responsables de la déviation annamite vers des régions stériles, beaucoup par facilité et un peu par calcul : il est si commode d'offrir aux gens ce qu'ils veulent, de donner des diplômes et de déverser des tombereaux de culture générale sans application pratique, au lieu de travailler la base par le placement multiplié de jeunes gens dans des écoles plus modestes, mais à but défini. Et puis, il y a eu de la résistance privée : en dépit de certaines pressions administratives, les grandes maisons ont toujours refusé de confier des postes d'importance à mes compatriotes, sous prétexte d'incapacité, en sorte qu'aucune bourgeoisie ne s'est créée pour combattre l'échauffement des esprits. L'Etat aussi est fautif, par sa politique d'équilibre en faveur des éléments chinois et hindous, de telle façon que les Annamites étaient, juridiquement et matériellement, en infériorité non seulement sur les Français, mais aussi sur les autres Asiatiques — et cela dans leur pays.

» Par cette division du travail, la France se réservait toutes les besognes d'efficacité moderne ; désormais, elle doit y associer nos élites, pour qu'elles deviennent des cadres véritables, à la mesure de l'indépendance. Ce que j'attends d'elle n'est plus une économie privilégiée, avec des contre-coups bienfaisants pour les masses indigènes, mais l'édification d'un Annam qui soit primordialement pour les Annamites. La tâche est immense : il faut créer de véritables couches sociales et, tout d'abord, faire parvenir à la vie réelle ces nha-qué, généralement de simples créatures déguenillées, qui, fondant à vue d'œil à chaque soudure, croupissent dans leurs paillotes comme des buffles. Alors le terrain sera préparé pour une bourgeoisie qui pourra s'imbriquer dans les affaires françaises, créant ainsi une contexture à l'épreuve des secousses. »

Ainsi la France — pour rester — doit donner la prospérité selon une formule élargie ; elle est aussi chargée de la sécurité, les Annamites ayant « réalisé » que l'indépendance absolue équivaudrait au démembrement entre la Chine et un groupe bouddhiste dominé par le Siam.

Ce changement de l'ancien « système » en une nouvelle structure de compromis se heurte aux méfiances léguées par le passé — cela s'appelle les difficultés psychologiques, dans la terminologie officielle. Chez les Annamites, c'est essentiellement la crainte que l'influence française — pour que s'établisse un ordre administratif favorable à l'activité économique — ne pénètre dans le domaine politique ; quoiqu'ils soient prêts aux nécessités dans la mesure et la discrétion, ils veulent néanmoins que quelque chose soit changé ; aussi, on en viendra en fait à la supervision des quelques services fédéraux et au système des conseillers auprès des ministères. En règle générale, avant de reprendre les sujets déjà tant controversés du temps des Viet-Minh, il convient de préciser le sens des mots, selon le conseil de Confucius : corrigez les dénominations avant de corriger l'Etat. Cela fait, le meilleur procédé serait d'agripper chaque problème jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à une décision à la fois minutieuse et absolue, évitant tous les clairs-obscurs réservés aux avenirs indécis. Il est inutile de se trop barder de précautions, en cachant la peur des réalités à l'ombre des textes : il vaut mieux donner librement du raisonnable que se laisser arracher l'indispensable.

Les principales réticences sont maintenant de l'autre bord, du côté européen, car les Français de cru indochinois sont toujours à la période des regrets ; de fait, leur situation morale est tragique, car, sous les effets combinés du temps et de la distance, ils ne comprennent plus la France — pas plus que la France ne les comprend — et ils n'admettent pas une Indochine qui ne soit pas « la leur ».

En plus de l'opposition idéologique, il y a surtout la création d'une masse de « chômeurs », s'en prenant aux transformations qui les chassent des échelles sociales. Cela commence par les fonctionnaires de la « belle boutique » du gouvernement général, qui étaient un peu comme dans un paradis trop chaud — la substitution du conseil amical à l'ordre direct équivalant à la perte de la prééminence et même à la disparition. Il y a aussi les petits planteurs réfugiés dans les villes, qui disent bien « nous recommencerons », mais le pourront-ils ? L'âge du pionnier semble bien dépassé. Il est encore moins d'échappatoires pour les « pauvres Français » du genre douanier, qui ont une grande utilité comme boucs émissaires. Quoi qu'il en soit, on ne reverra plus, par la porte de la maison commune, quelque vieux marsouin passé chef de village en train de « tirer sur le bambou », accroupi dans l'attitude de la méditation.

Ces hommes sont des victimes que les circonstances rangent impitoyablement parmi les « profits et pertes » ; certains se sont refait des situations dans le commerce, mais d'autres vivent par les moyens du bord, sans avenir devant eux, incompris et sans compréhension. Quoique leurs récriminations bruyantes font redouter aux Annamites quelque retour de flamme « colonialiste », leur influence est un peu factice, car les grandes sociétés capitalistes — assez puissantes pour avoir fait sauter jadis plus d'un gouverneur général — se tiennent sur la réserve, ou plutôt prennent le vent de l'avenir. Prêtes à des teintures d'annamitisation au sein des nouvelles formes étatiques, elles sont opposées aux ingérences ou aux participations de fond, qu'elles prennent l'aspect de nationalisations ou d'entreprises mixtes. Ainsi, les forces vives s'engageant dans l'adaptation, avec la persuasion de finalement retomber sur leurs pieds, il n'est pas d'obstacle majeur aux réformes. Chez tous les partenaires il y a du préjugé, mais aussi acceptation de l'inévitable. L'heure du statut est arrivée.

Deux années de querelles vont donc se terminer sur un marché contractuel pour une juste répartition des avantages et des insatisfactions. En ce moment même, des personnages plus ou moins mandatés ont entrepris, par la méthode des contacts à incidences multiples, la discussion de l'échelle mobile des litiges ; les Français, abandonnant une sécurité basée sur des constructions juridiques d'une perfection un peu rigide, jouent la carte du succès ; le délestage des principes *a priori* a supprimé les vieux obstacles du domaine public, comme les trois Kys et la Fédération ; il n'est plus de problème unioniste depuis que le séparatisme cochinchinois — cette ancienne « machine de guerre » — s'est transformé en une satisfaction à l'esprit de clocher ; de même, le leitmotiv fédératif a disparu au profit d'accords généraux sur des points particuliers, pouvant s'amalgamer dans les organismes habituels aux pouvoirs centraux. Toutefois, il ne s'agit pas d'un super-Etat : après les stades du dominion australien et du Sénat américain on semble parvenu à cette antique institution de la diète, qui permet les influences sans gêner les souverainetés ; une conférence diplomatique de ce genre, basée sur la négociation et non sur le vote, échappe à la forme parlementaire, qui aurait traduit la supériorité mathématique par la poussée du Viet-Nam. Par ailleurs, les Français, renonçant à jouer des populations primitives (moïs, thaïs, etc.) contre une certaine extension annamite, le problème des minorités peut être réglé par une formule souple, dans le genre condominium franco-vietnamien ; quant aux questions militaires — bases françaises et unité de commandement — les Annamites, échaudés par l'expérience, acceptent volontiers d'avoir des gens sur les frontières contre les incursions diverses, et même à l'intérieur comme assurance de sécurité ; enfin, il sera toujours possible de trouver un statut pour les fonctionnaires français, avec de l'accommodement et au delà des frictions. La véritable difficulté est du domaine « privé », dans le cas de ces particuliers tombant déjà d'un état quasi seigneurial au niveau de tout le monde — ils risquent même de dégringoler plus bas, sans des garanties spéciales : les Chinois ont, en effet, amplement démontré que le simple exercice de la juridiction permet de revêtir tous les abus de la forme légale. Le remède classique du régime juridique spécial, qui depuis François I^er^ a couvert les expansions européennes, se heurte maintenant au principe sacro-saint de la souveraineté, en sorte qu'il n'est plus d'autre armure que les démarches de la diplomatie, fort insuffisantes, comme l'ont constaté les Américains dans l'Empire du Milieu ; cependant, dans le cas particulier de l'Indochine, on a pensé que la notion de l'Union française légitimait un regain d'un système de capitulations, sous la forme de tribunaux mixtes — cette solution était d'autant plus logique qu'elle apparaissait comme une évolution de l'ancienne organisation judiciaire, qui confiait aux tribunaux français tout litige composé — par exemple, avec un intérêt non cambodgien au Cambodge. Comme il se peut que les nouvelles entités refusent, justement par suite de cette continuité, le système des deux législations, certains esprits ont alors rappelé que la loi importait beaucoup moins que son application, d'autant plus qu'il est particulièrement aisé de pourvoir chaque Etat de codes modernissimes : l'essentiel est le tribunal mixte, même travaillant sur la loi nationale.

Le dégrossissement est presque arrivé à maturité, ne laissant plus aux Français que les problèmes de la tactique — à la question « comment ? » a succédé l'interrogation : « avec qui ? », alors que sur les affaires de fond il n'est guère que des assouplissements conformes à la marche des événements, là apparaît une certaine rupture entre les politiques de l'amiral Thierry d'Argenlieu et de M. Bollaert ; le nouveau haut commissaire, s'employant à la tâche précise de traiter sans grandes indications sur le ou les partenaires, a tenté d'éviter le choix en mettant tous les lièvres dans le même civet d'Union nationale, espérant ainsi noyer dans la même sauce le communisme Viet-Minh et le monarchisme anti-Viet-Minh au profit d'un régime vietnamien « modérément avancé » ; les manœuvres apparemment contradictoires du rassemblement des modérés et de la reprise des contacts avec les restes de M. Ho Chi Minh peuvent peut-être s'interpréter par le personnage de Bao-Dai, utilisé à pêcher dans les eaux Viet-Minh. A tout cela se mêle l'entreprenant président Hoach, qui va toujours de l'avant. Cette recherche de la décomposition extrémiste est peut-être, par contre-coup, la planche de salut du Viet-Minh, s'il finasse assez pour participer au gouvernement que prépare laborieusement M. Bollaert, et ainsi conserver ses instruments de puissance en vue de l'avenir ; d'ailleurs, il mélange aux atermoiements les attentats, pour lancer le mythe d'une épée de Damoclès toujours suspendue sur toute formation dont il serait exclu. Je ne crois pas à la vertu de la conciliation générale, pas plus entre Français et Viet-Minh qu'entre Annamites eux-mêmes, à cause de la surabondance des passions — il faut trancher, puisque toute composition, sous quelque forme que ce soit, avec M. Ho Chi Minh sera fatalement interprétée comme une reculade française. On peut recueillir des épaves du Viet-Minh détruit, sans accepter toute l'arche, même décorée avec des rameaux d'olivier.

Il est probable que la mesure de la coopération annamite dépendra de la qualité des services rendus ; aussi, on peut se demander si la France n'a pas pris des engagements moraux au-dessus de ses moyens, par suite de son appauvrissement et de son éloignement. Il semble que la solution, au delà du tête-à-tête, soit dans un cadre plus large ; après le premier stade d'ordre intérieur pour l'organisation de l'assiette politique se posera le problème international. Il apparaîtra d'abord sous l'aspect financier, car on voit mal comment la métropole pourrait assurer les financements indispensables ; à l'impuissance économique il n'est d'autre remède que l'argent étranger — ce qui, dans l'état actuel du monde, mène aux Américains, lesquels font d'autant plus facilement de la neutralité qu'ils savent leur future nécessité. Cette perspective d'emprunts est fort impopulaire auprès des Français d'Indochine ; d'abord, à cause d'un vieux ressentiment : il est hors de doute qu'en répercussion du conflit personnel entre l'Américain Wedemeyer et l'Anglais Mountbatten les équipes américaines de 1945 ont contribué à asseoir le Viet-Minh. De plus, bien des sociétés, auparavant paisiblement installées à l'abri des barrières douanières, craignent la perte de leurs quasi-monopoles. Néanmoins, il y a déjà eu des propositions pour la formation de compagnies franco-américaines, et la « chasse gardée » paraît bien condamnée au profit de la « porte ouverte ». Le danger classique de tels placements est le débordement sur le plan politique ; la protection serait sans doute la formule homéopathique d'une entente régionale. Quoique le gouvernement français se soit montré fort réservé pour des accords de ce genre lors de la Conférence des Caraïbes, seul un regroupement permettrait à l'influence blanche de se maintenir sur ce Sud-Est — composé de l'Indochine française, du Siam, des Etats malais, de l'Indonésie et des Philippines — coincé entre les deux masses chinoise et hindoue, qui se battent déjà pour la direction de l'Asie. Autrement cet ensemble pourrait être dégusté par le nouveau leader du continent — qu'il soit chinois ou hindou — selon la méthode des feuilles d'artichaut, qui a si bien réussi au Japon lors de la dernière guerre. Il n'est plus possible de faire bande à part sans courir à la catastrophe, car l'élimination, évitée de justesse à l'intérieur, pourrait désormais survenir de dehors : n'est-il pas courant là-bas d'entendre que le véritable péril indochinois est cette Chine qui envoie des notes diplomatiques presque à la façon d'ultimatums ?

Ainsi démarre une Indochine nouvelle manière avec ses Français nouveau genre — conseillers, techniciens et capitalistes — dans les travaux d'utilité. De ce long drame se dégage une leçon pour les autres territoires de l'Union — l'inutilité des crises pour la purge des arrière-pensées réciproques. Cela n'implique pas que le statut indochinois soit valable pour les autres pays de présence française : l'Union française ne doit pas être une formule générale indistinctement appliquée — il faut qu'elle s'adapte aux diversités. Mais au moins ce dénouement, malgré le sang répandu, montre que chaque entité de l'Union peut parvenir pacifiquement à sa formule propre.

LUCIEN BODARD.

M. Bollaert, qui est venu à Paris pour rendre compte au gouvernement de la situation en Indochine, arrive le 14 juin à l'aérodrome d'Orly.

CET ARTICLE TERMINE L'ENQUÊTE DE « FRANCE-ILLUSTRATION » EN INDOCHINE, PARUE DANS LES NUMÉROS DES 8, 29 MARS, 19, 26 AVRIL, 17, 24, 31 MAI ET 14 JUIN 1947.

LA GRÈVE DES CHEMINOTS

La multiplication des grèves, leur extension à des services publics vitaux, comme les chemins de fer, l'électricité, le gaz ou l'essence, ont marqué le mois de juin. Pour l'économie française convalescente, c'est une crise dangereuse. Pour le gouvernement, c'est une épreuve cruciale.

La vague des conflits sociaux apparaît d'autant plus impressionnante que les secteurs d'activité touchés dépendent plus directement de l'Etat. Les épreuves de force entre salariés et employeurs se distinguent difficilement, dans ce cas, du refus d'obéissance pur et simple aux pouvoirs constitutionnels.

Aussi, beaucoup de commentateurs, et le plus qualifié de tous, le président du Conseil lui-même, ont-ils voulu trouver aux grèves de juin un caractère surtout politique. On a beaucoup évoqué le « chef d'orchestre invisible » qui dirigerait les syndicats ouvriers selon les plans minutieux d'une « grève de harcèlement » ou d'une « grève des nerfs ».

Quant à dénoncer nommément le « chef d'orchestre », c'était une précision superflue. Depuis la démission des ministres communistes, l'opposition de leur parti et sa traduction sur le plan syndical étaient attendues.

Poussant plus loin encore les déductions, une grande partie de la presse mondiale n'a pas craint de rattacher les difficultés sociales françaises à des mots d'ordre venus d'U. R. S. S.

Les aspects politiques des événements de juin paraissent ainsi avoir un peu masqué les causes profondes d'un malaise trop général pour s'expliquer seulement par des courants partisans.

La généralisation des arrêts du travail au cours des dernières semaines apparaît clairement, si l'on dresse un tableau des principaux conflits. Mais il ne s'ensuit pas que des consignes spéciales aient été nécessaires pour la provoquer. Un mécontentement croissant des classes ouvrières, combiné avec une simple absence d'instructions de la part des centrales syndicales, peut aussi bien avoir pour effet de provoquer la génération spontanée de conflits.

Une grève comme celle des cheminots s'est rapidement étendue à l'ensemble des régions par une succession de décisions distinctes prises par les fédérations locales. Celle des cadres administratifs de la S. N. C. F. a été décidée à la suite d'un accord unanime de la Confédération générale du travail, dont les organismes directeurs sont à majorité communiste et à minorité socialiste, de la Confédération française des travailleurs chrétiens et de la Confédération générale des cadres, dénoncée souvent comme réactionnaire par les partis d'extrême gauche.

Les délégués des cheminots et les dirigeants de la S. N. C. F. ont été reçus à plusieurs reprises par M. Ramadier. Voici, dans le bureau du président du Conseil : à l'extrême gauche, M. Marcel Flouret, président de la S. N. C. F., et M. Lemaire, directeur, et, à l'extrême droite, M. Raymond Tournemaine, secrétaire de la Fédération des cheminots.

Pendant toute la durée de la grève des cheminots, des services aériens supplémentaires ont été créés pour relier Paris aux principales villes de province. Au Bourget, les voyageurs affluent pour monter à bord d'un des appareils mis spécialement en service par Air France.

Un centre d'accueil a été ouvert à Paris, quai de Valmy, pour héberger les provinciaux, bloqués dans la capitale par la grève des cheminots et qui n'avaient pu se loger dans les hôtels.

Il n'est donc que logique d'analyser les motifs économiques du mécontentement ouvrier. Quoique la controverse des prix et des salaires ait, depuis plus d'un an, fourni matière à d'innombrables études, l'opinion reste souvent ignorante des données fondamentales du problème.

En juin 1946, à la suite d'une conférence nationale des organisations syndicales ouvrières, agricoles et patronales, le gouvernement provisoire de M. Georges Bidault, sans reprendre l'ensemble des conclusions de cette conférence, avait autorisé des ajustements de salaires correspondant à une augmentation moyenne de 18 %. En même temps, des allégements fiscaux correspondant théoriquement à un relèvement de 7 % du pouvoir d'achat étaient consentis.

Mais, depuis lors, le mouvement des prix a largement annulé les avantages acquis par les salariés.

Trois facteurs principaux se sont conjugués à cet effet : la hausse des prix agricoles libres, les relèvements des prix industriels officiels et, accessoirement, les augmentations des prix agricoles taxés. La première s'est poursuivie continûment au cours de l'hiver, principalement sur le marché de la viande, que les autorités n'ont jamais réussi à discipliner. La seconde a été une conséquence directe des aménagements de salaires de juillet, conséquence que les gouvernements ont péniblement maîtrisée après avoir consenti, en septembre, une majoration à peu près générale des prix. Quant aux augmentations des rares prix agricoles encore taxés, blé, lait, vin et sucre en particulier, elles sont restées dans des limites relativement modérées, mais n'ont pas manqué d'influer sérieusement sur le coût de la vie.

Au total, le mouvement des indices de prix accuse, malgré la décision prise par le gouvernement Blum d'imposer une baisse uniforme et générale de 10 %, une tendance défavorable à l'accroissement attendu du pouvoir d'achat des salariés.

De juin à décembre 1946, l'indice général des prix de gros a passé de 604 à 839, celui des prix industriels montant de 578 à 735 et celui des produits alimentaires, de 621 à 944. Au cours des premiers mois de 1947, cependant, la courbe s'est renversée à la suite de l'expérience Blum, mais sans que cette évolution aille jusqu'à provoquer une baisse appréciable du coût de la vie. Le gouverneur de la Banque de France, par exemple, a évalué à 3,2 % seulement la diminution moyenne des prix de détail de janvier à avril. En mai, le mouvement saisonnier des prix de la pomme de terre et des légumes, qui correspond à l'arrivée des primeurs, avait largement absorbé cette baisse infinitésimale.

La position des syndicats ouvriers à l'égard

du problème ainsi posé consiste à exiger une nouvelle hausse des salaires qui permettrait, disent-ils, de revenir à une plus équitable distribution du revenu national, sans compromettre les efforts de blocage des prix. Les salaires qui représentaient 44,7 % du revenu national de 1938 ne représenteraient plus, en effet, que 38,5 % de celui de 1947.

Selon *le Peuple*, organe officiel de la C. G. T., « la différence entre l'augmentation de 29 % des prix industriels de juin 1946 à avril 1947 et la hausse (de 18 %) des salaires ne peut s'expliquer que par une augmentation correspondante du profit (1) ». Aussi la C. G. T. préconise-t-elle, dans chaque industrie, l'octroi de primes horaires, non pas « au rendement », mais « à la production », c'est-à-dire justifiées par l'augmentation depuis un an du volume global de cette production.

A cette thèse s'oppose celle de la majorité des membres du Conseil national du crédit, qui a publié récemment un communiqué instructif.

« Si l'on raisonne sur la masse des salaires distribués dans la période actuelle et avant la guerre, on constate que la masse des salaires bruts, augmentés des différents accessoires, allocations familiales et cotisations patronales aux assurances sociales, est au coefficient 6,9 par rapport à 1938... Si l'on se place du point de vue prix de revient du travail, il faut partir de l'indice moyen des salaires horaires, qui est actuellement de 6,3, et le majorer de l'augmentation que les charges sociales ont subie depuis 1938, soit 18 % environ. Il faut tenir compte également de la baisse de la productivité qui ressort de la comparaison des indices moyens de la production: 87 % de 1938, et des effectifs employés : 105 %. Au total, l'indice du prix de revient moyen de la main-d'œuvre s'établit alors à 8,7. »

En somme, le déséquilibre entre la masse des salaires distribués et la masse des dépenses vitales qu'elle doit couvrir ne serait pas dû au niveau trop bas des salaires. Une médiocre organisation du ravitaillement et un rendement précaire de l'industrie expliqueraient les distorsions de prix qui frappent l'opinion. Malheureusement, les stocks actuels de charbon ne permettront pas à la production française de s'améliorer prochainement. Quant au ravitaillement, s'il tend à s'accroître dans certains secteurs, on sait que le gel des blés d'hiver a compromis l'équilibre de plusieurs productions de base pour de nombreux mois.

Aussi les perspectives économiques prochaines sont-elles préoccupantes. Elles le deviendront davantage encore, quand l'Etat va devoir affronter une crise de trésorerie que le climat de troubles sociaux aura contribué à précipiter. On n'attend plus le renouvellement facile des bons du Trésor à deux ans souscrits en masse lors de l'échange des billets de juin 1945, et l'Etat a dû demander à la Banque de France de relever le plafond de ses avances.

Cette crise des finances publiques risque de se trouver doublée d'une crise des trésoreries privées, si les augmentations de salaires demandées sont finalement obtenues. Dans l'ensemble, il n'existerait plus dans les prix une marge suffisante pour supporter une augmentation de salaires, la trésorerie propre d'un grand nombre d'entreprises serait très serrée et les banques mêmes n'auraient pas une marge de dépôts suffisante pour faire face à des demandes massives de crédit. Elles ne pourraient donner les concours qui leur seraient demandés qu'en recourant à l'institut d'émission.

On conçoit que l'accumulation de telles difficultés politiques, économiques et financières ait incité le gouvernement à beaucoup de prudence. Dans la crainte d'être débordé par les

(1) A. Barjoret. — « Les primes à la production », *le Peuple* du 31 mai 1947.

L'esplanade des Invalides a été transformée en gare routière. Autocars et camions partent à heure fixe pour toutes les directions, emmenant des provinciaux ravis de rentrer chez eux, bien que dans des conditions inconfortables.

revendications des personnels administratifs et des services publics, il a refusé de poursuivre les discussions avec les syndicats en grève. Mais il n'a pas cru sage de recourir à des mesures extrêmes, comme la réquisition ou la mobilisation. A l'égard des travailleurs de l'industrie privée, il a refusé d'approuver l'octroi de primes automatiques, malgré la faveur que manifestait la classe ouvrière pour une prime uniforme à la production de 10 francs par heure. Pourtant, des solutions étaient cherchées dans le sens d'un relèvement des salaires anormalement bas et d'aménagements partiels dont la répercussion sur les prix soit insuffisante à en rompre l'équilibre.

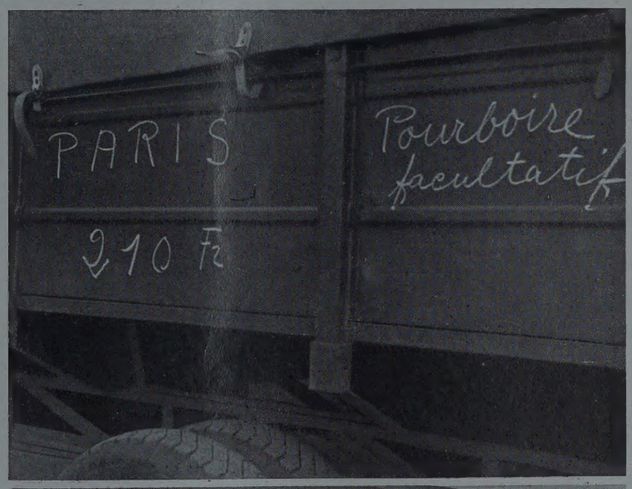
Aux entraves apportées à la suspension de certains services publics, des palliatifs étaient trouvés, comme l'installation de gares routières provisoires. Celle de l'esplanade des Invalides a vu transiter plusieurs dizaines de milliers de personnes par jour.

A rebours de nombreux précédents, notamment ceux de 1936-1937, les grèves de juin 1947 ont d'ailleurs été remarquables par le calme et la réserve dont ont fait preuve les intéressés. Aucun incident n'a été relevé, malgré la présence des centaines de milliers de travailleurs et d'usagers réduits à l'inaction. Sans doute chacun avait-il conscience du caractère particulier de ces conflits, qui mettaient en balance non seulement la stabilité politique et sociale du pays, mais même sa capacité de renaître à une vie économique prospère dans des délais imaginables.

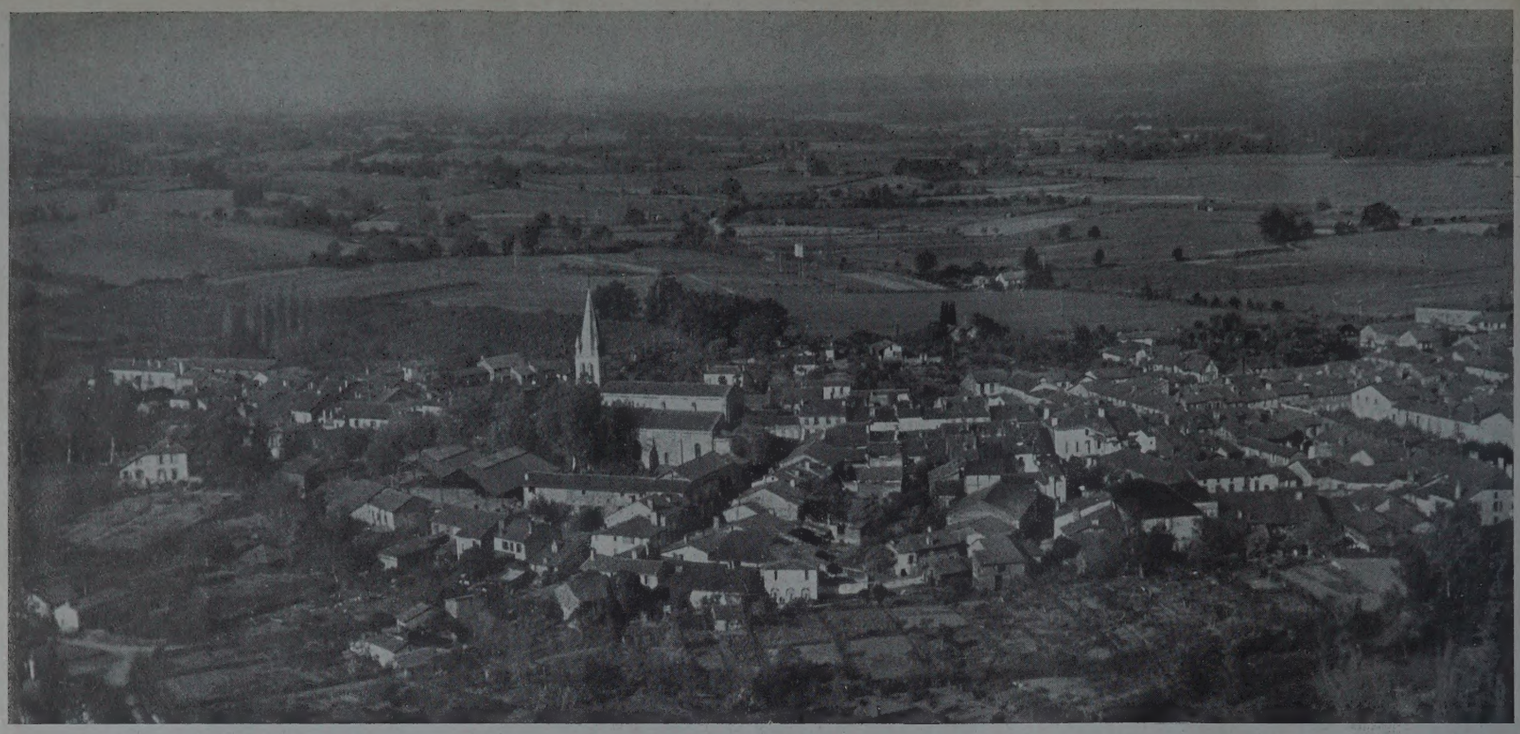
ROGER MAUREL.

Photographies *France-Illustration* et Ellebé, N. Y. T.

Les Anglais qui séjournaient dans la capitale au moment où la grève des cheminots a éclaté se sont rendus, avec leurs bagages, devant leur ambassade pour demander que des camions de l'armée britannique les conduisent à Calais, où ils devaient s'embarquer pour leur pays.



Les gares routières de province, ci-contre celle de Rouen, ont connu, elles aussi, la fièvre des grands départs et les longues files d'attente.



Cette photographie de Nogaro, en Bas-Armagnac, avec ses maisons groupées autour de l'église, n'évoque-t-elle pas un paysage d'Ile-de-France ?

A TRAVERS LA FRANCE RENAISSANTE

SUR LES ROUTES DU GERS

par notre envoyé spécial JEAN-FRANÇOIS VIRENQUE

On pourrait dire à un peintre d'affiches touristiques : « Prenez un paysage classique d'Ile-de-France, avec des coteaux qui s'arrondissent jusqu'à se perdre dans l'horizon bleuté ; un village serré autour de son clocher et caché au fond d'un vallon et quelques rangs de peupliers frémissant dans la brise. Lorsque tout cela sera sur votre toile, changez, d'un coup de pinceau, les ardoises des toits en tuiles étincelantes ; d'une touche sombre, transformez çà et là un peuplier en cyprès, que des bataillons de ceps de vigne escaladent les coteaux et, pour terminer, ouvrez tout grands vos tubes couleur de soleil pour que la lumière inonde ce paysage. Ainsi vous serez en Armagnac, dans le Gers, où la vie se déroule si calmement, jour après jour. »

A chaque exposition, les paysans examinent longuement les derniers modèles de ces machines agricoles dont ils ont tant besoin, mais qu'ils ne peuvent toujours pas acheter.

Dès que l'on est descendu du petit train mi-marchandises mi-voyageurs qui vous a pris, dans l'aube naissante, sur la grande ligne du rapide, on est saisi par ce calme. Il semble que le millésime de l'année n'ait ici aucune importance, pas plus d'ailleurs que l'heure ou la date. En traversant les villages silencieux on devine derrière les persiennes closes des pièces fraîches, sur les murs desquelles jouent des rais de lumière, et dont le silence n'est troublé que par le tic tac d'une pendule placée là pour indiquer à l'intérieur de la maison la hauteur du soleil au-dessus des champs.

Cependant, en pénétrant plus avant au cœur du pays, on découvre presque à chaque détour de la route un petit château fort piqué sur une hauteur ou les vestiges d'un village fortifié, tel celui de Larresingle, avec ses douves et ses tours à créneaux qui laissent un peu rêveur et transportent le voyageur en plein cœur du moyen âge. Cette architecture guerrière, que les siècles et les générations ont d'ailleurs transformée le plus souvent en lui donnant une allure plus confortable, ne manque pas d'étonner aujourd'hui celui qui oublie pour un temps les leçons de l'histoire. Que viennent faire ces bastions et ces défenses au milieu de ce paysage pacifique et souriant ?

Puis on rencontre un paysan à la démarche souple, à l'œil vif et à la bouche railleuse, et sa présence explique tout, malgré le décalage du temps. Cet homme est de la même lignée que ce d'Artagnan de bronze qui, la rapière en bataille, le poing sur la hanche et le nez narquois, regarde la campagne du haut de l'escalier monumental d'Auch : il est de la bonne race et l'a d'ailleurs prouvé il n'y a pas encore si longtemps, pendant les années sombres.

Il était normal que le Gascon se soit organisé pour lutter contre l'Allemand. Cela devait être, la tradition l'exigeait. Les descendants de La Hire et de Saintrailles, ces compagnons de Jeanne d'Arc, pouvaient-ils accepter le joug de l'envahisseur ? On sait comment celui-ci fut harcelé, attaqué sur ses arrières au détour des bois et au moment où il s'y attendait le moins. On sait aussi comment le bataillon de l'Armagnac fut à la pointe du combat dans la poche de Royan et quel fut pour les combattants cet hiver d'attente dans la boue, tandis que le reste du pays fêtait sa libération.

Cette résistance, le Gers l'a d'ailleurs chèrement payée. Sur les cartes de la région, le nom d'un petit village est entouré d'un de ces cercles rouges qui indiquent les villes détruites. Cette tache sanglante, unique, n'est que le reflet d'une histoire, hélas ! banale.

Castelnau-sur-l'Auvignon, perché sur une hauteur, était tout indiqué pour abriter un maquis. Du haut de l'église la vue s'étend sur un rayon de près de 15 kilomètres et rien n'échappe à un œil exercé. Quelques dizaines de jeunes gars avaient installé là leur quartier général. Bientôt des Espagnols étaient venus les rejoindre, puis un agent de l'Intelligence Service, parachuté on ne savait trop où, et qui arrivait avec un poste émetteur. L'attente commença. Bien sûr, il n'y avait pas beaucoup d'armes : quelques mousquetons et mitraillettes de petit calibre, mais le bruit courait qu'un second front allait s'ouvrir dans les Landes. On s'attendait d'un jour à l'autre à ce que plusieurs divisions aéroportées atterrissent à la lisière de la forêt. Le rôle des maquis d'Armagnac aurait été alors de préparer la route aux libérateurs. Cependant, aucune opération n'était annoncée. La nuit, très haut, des avions de reconnaissance venaient tourner pendant des heures, mais aucun parachutiste n'était lâché. Pour tromper leur attente, les maquis avaient parfait leurs installations. Les réquisitions permettaient de vivre sans trop se priver. De temps en temps on descendait au village pour prendre l'apéritif : il n'y avait pas trop de danger, puisque les gendarmes annonçaient les déplacements des

colonnes ennemies. Le soir, à Castelnau, les filles des environs montaient en bande à travers les vignes. On dansait, et elles redescendaient tard dans la nuit chaude, ou au petit matin. Les gens du pays, ceux qui étaient restés en bas, murmuraient que ce n'était pas sérieux et qu'un malheur arriverait. Hélas ! ils ne se trompaient pas. En juin 1944, une colonne de S.S. entoura le village, et ce fut le drame. Un mortier commença à tirer, tandis que les troupes d'assaut montaient le long des haies. Une à une, les maisons furent pulvérisées. Enfin, un obus atteignit un vieux donjon tout bourré de plastic et de munitions, qui éclata comme un fruit trop mûr. Quand, au bout de deux jours, ce fut enfin terminé, on retrouva dix-sept corps, tous horriblement mutilés.

A tout cela les gens ne pensent plus. « Bien sûr, disent-ils, on recommencera quand il le faudra. On a ça dans le sang, mais en attendant il faut vivre sa vie de tous les jours et l'on a trop de soucis pour avoir le temps de s'amuser à collectionner les souvenirs. »

Est-ce à dire que la vie en Armagnac est plus dure qu'ailleurs ? Le voyageur qui arrive de la ville n'en a guère l'impression. Les marchés regorgent de fruits, de légumes et de volailles. Dans certaines parties du département, le paysan, lorsqu'il s'en va labourer, met dans chacune de ses deux poches un litre de vin. En arrivant aux champs, il pose le premier près de l'entrée, bien à l'ombre, et il trace son sillon. Arrivé au bout, il tourne sa charrue et, avant de repartir, débouche la seconde bouteille, en boit une lampée et la pose au pied d'un arbre, bien au frais. Il repart alors, en sachant qu'à l'autre bout il retrouvera le premier flacon juste à la bonne température pour lui faire oublier la traversée sous le soleil en pesant sur les mancherons. Ce n'est pas que les gens de là-bas aiment boire, mais il fait chaud et les bœufs vont si lentement que, malgré le chapeau de paille et le mouchoir qui protège la nuque, on a tout le temps l'envie de prendre quelque chose de frais.

La coopérative de meunerie agricole de Condom, dont les silos modernes contrastent avec la tour de la cathédrale, est la plus ancienne et la plus importante du Gers.

Condom, comme les autres petites villes du département, connaît chaque semaine, le jour du marché, une animation inaccoutumée.

« Voyez-vous, m'a dit ce directeur de coopérative, chez nous tout est un peu de l'opérette, même la politique. Sans doute vous avez pu voir dans toutes nos petites villes des boutiques louées, aux fins de propagande, par divers partis. Cela, en fait, n'a rien d'extraordinaire, mais je crois que les gens d'ici ne les considèrent pas comme ceux d'ailleurs. Bien sûr, il y a des affiches et des slogans, et l'on en discute plusieurs fois par jour, chaque fois que l'on se retrouve au café. Seulement, lorsqu'il s'agit de voter, près de la moitié des électeurs restent chez eux. Ce n'est pas qu'ils ne comprennent pas, au contraire ; les gens d'Armagnac sont trop fins, mais cela ne leur semble pas plus sérieux qu'une partie de boules ou un match de rugby. La politique, ici, ce n'est qu'une occasion de plus de parler, et ce n'est certes pas sur elle que les gens comptent pour régler leurs affaires, pas plus qu'ils n'espèrent que les politiciens trouveront jamais un système pour leur donner ce qui leur manque. Les gens du Gers préfèrent n'avoir recours qu'à eux-mêmes. »

Aussi curieux que cela puisse paraître à première vue, ces propos, quelque peu teintés de scepticisme et dans lesquels on devine, toute prête à bondir, l'indépendance traditionnelle du Gascon, pourraient parfaitement servir de préface à une étude économique de la région ; car cet amour de la liberté explique à lui seul la principale raison d'être du réseau de coopératives qui est une des bases de l'organisation agricole du département.

Le Gers compte en effet sur son territoire une vingtaine d'établissements coopératifs, parmi lesquels cinq très importants, et dont le principal est celui de Condom. Toutes ces coopératives, sauf une, qui est une coopérative de vinification (Vic-Fezensac), étaient à l'origine des entreprises de meunerie agricole qui ont étendu progressivement leurs activités jusqu'à assurer récemment la répartition des engrais et produits chimiques nécessaires aux cultures.

Bien que le département soit cent pour cent agricole, ce nombre de coopératives relativement élevé étonne, mais l'histoire de leur création est plus curieuse encore : le Gers, second producteur de blé du Sud-Ouest — position qui, nous le verrons, a son importance — est un département de mangeurs de pain, avec ceci en plus que le Gascon d'Armagnac n'aime que le bon pain. Avant que les coopératives existent, il n'y a pas encore un demi-siècle, le producteur était obligé, pour le faire moudre, d'envoyer son grain à Bordeaux. Là, étant donné son excellente qualité, il était le plus souvent détourné sur les grandes villes, tandis qu'on ne réexpédiait aux Gascons que des farines inférieures, ce qui avait, à juste titre, il faut le reconnaître, le don de les mettre

en fureur. C'est pourquoi, à la fin, les paysans décidèrent de se grouper et de faire les emprunts nécessaires pour construire une coopérative de meunerie qui soit bien à eux et où ils aient la possibilité de faire moudre leur grain et, par suite, la certitude d'avoir en retour la farine de ce même grain, c'est-à-dire, en définitive, du bon pain.

Ainsi est née tout d'abord la coopérative de Condom, dont les silos modernes, contrastant avec la cathédrale, se mirent dans les eaux tranquilles de la Baïse ; puis, l'un après l'autre, ces dix-neuf établissements plus ou moins importants qui existent aujourd'hui.

On serait en droit de penser que si les gens du Gers ont su si bien se grouper, simplement pour avoir du pain à leur goût, ils ont dû également s'organiser sérieusement, en notre époque de pénurie, pour ne manquer trop de rien, qu'il s'agisse de ravitaillement, de tuiles ou de machines agricoles. On est donc un peu surpris — irai-je jusqu'à dire un peu désillusionné ? — lorsque, conversant avec les notables, on entend les mêmes doléances que partout ailleurs : « Nous n'avons plus d'argent, la main-d'œuvre disparaît et l'on ne nous donne pas de tracteurs ; les machines agricoles sont introuvables et les nôtres tiennent avec des ficelles. Enfin, monsieur, et dites-le bien dans vos journaux, est-il logique et raisonnable que l'on nous achète notre blé 1.000 francs alors que les céréales secondaires sont payées plus cher ? Comment voulez-vous que certains, dans ce cas, ne préfèrent pas nourrir leurs porcs et leurs volailles avec ce grain de première nécessité que l'Etat s'acharne à classer dans une échelle de prix parmi les produits inférieurs ? » Ainsi, on retrouve dans le Gers tous les symptômes de ce malaise qui pèse sur l'agriculture française.

Que le paysan n'ait pas d'argent peut être considéré comme une quasi-certitude. D'abord parce que le département n'a jamais été riche, et il suffit de deux chiffres pour le prouver : dans le Gers, le blé ne rend environ que 15 quintaux à l'hectare, alors que dans les régions appelées terres à blé il donne près du double. La terre est donc peu fertile, et il faut ajouter à cela qu'on ne peut la cultiver quand on veut, car si elle est trop sèche elle tombe en poussière et si elle est trop humide elle se transforme en boue. Sans doute le blé n'est pas la principale richesse du département : la vigne, c'est-à-dire l'armagnac, vient en première position. Certes, et nous verrons que si l'armagnac a été une source passagère de gros profits — lesquels ont été immédiatement absorbés par les achats urgents — il traverse en ce moment une crise telle que le département risque d'être ruiné pour de longues années, d'autant que le paysan, alléché par le gain, a planté de nouveaux ceps qui lui donnent, ou lui donneront, dans un avenir prochain un vin et, par suite, un alcool qu'il ne sait plus comment écouler.

De son côté, la crise de la main-d'œuvre, en rendant plus difficile l'exploitation intensive des propriétés, n'est pas faite, on le conçoit, pour améliorer la situation.

Si de par l'étendue moyenne des domaines (25 à 30 hectares dans les trois quarts du département, 15 à 20 hectares seulement dans le Sud) l'exploitation est le plus souvent familiale, l'emploi de main-d'œuvre extérieure est cependant indispensable, d'autant qu'à la suite des saignées faites par la première grande guerre dans les unités de Gascons (toujours ce courage légendaire) la natalité est faible. De tout temps, il a donc été fait appel à la main-d'œuvre étrangère, en particulier italienne et espagnole.

Si les Italiens, qui sont en majorité, sont en général d'assez bons ouvriers agricoles, ils ne sont cependant pas extrêmement travailleurs et, enfin, les événements de 1940 ont apporté certaines perturbations dans leur recrutement. Lors de l'occupation, l'attitude de quelques-uns fut, de plus, assez équivoque. Il a été question de certains portraits de Rommel — *le grand général qui allait donner l'Afrique aux Italiens* — trop complaisamment affichés et de certaines réflexions désobligeantes tendant à faire comprendre aux hommes du S. T. O. (lesquels n'allèrent jamais plus loin que Toulouse) que leurs femmes ne seraient pas laissées dans l'ennui pendant leur absence. Tout cela s'est d'ailleurs fort bien terminé : la jeunesse au retour des maquis a procédé dans les bals — et les Gascons peuvent seuls savoir combien ils sont nombreux ! — à quelques défenestrations... sans conséquences, car on danse le plus souvent au rez-de-chaussée. Puis, pour en finir, les accusés ont troqué en masse le feutre transalpin traditionnel, mais trop voyant, contre le béret basque régional de tout un chacun.

Actuellement, le nombre des immigrants fixés dans le Gers est sensiblement le même qu'en 1939. Le service des étrangers de la préfecture en dénombre 25.000, pour la plupart agriculteurs. A ce chiffre, il faut ajouter ces quelques Italiens qui, après avoir franchi la frontière sous couvert d'un visa « touriste » de quinze jours, viennent s'installer chez leurs parents déjà établis dans le département. Il est évident que l'on a intérêt, selon la formule administrative, « à les intégrer le plus rapidement possible dans le cycle de l'économie française », plutôt qu'à les refouler. Enfin, quelques Hollandais, ruinés par la submersion de leurs terres, viennent se placer chez le paysan, mais ils semblent tous être rebutés par l'inconfort et la pauvreté de l'habitat rural.

On pourrait donc croire que la question main-d'œuvre va être rapidement résolue. Il n'en est cependant rien : d'abord, parce que les jeunes générations désertent de plus en plus la terre pour la ville et, ensuite, parce que les 1.800 prisonniers de guerre allemands employés par le département seront très certainement rapatriés en octobre prochain.

Sans doute n'est-il pas nécessaire d'insister sur les raisons qui poussent les jeunes à déserter les campagnes. Ce phénomène est malheureusement général, et il n'est pas vraisemblable que l'on puisse l'enrayer en pratiquant une politique démagogique, laquelle ne trompe nullement ceux qu'elle entend flatter. Le problème est autre, et l'on n'en trouvera la solution qu'en donnant aux paysans les moyens leur permettant de cultiver leur terre, ou la terre qui leur est confiée, d'une façon plus rationnelle, alignée sur les progrès constants dont bénéficient les autres activités. Ajoutons que dans le Gers deux facteurs particuliers viennent s'ajouter aux autres : le premier est que ce département vient au second rang parmi ceux qui sont annuellement dévastés par la grêle — d'où ruine partielle — et le second est que beaucoup de jeunes et aussi d'étrangers sont actuellement attirés par les hauts salaires des chantiers de grands travaux des Pyrénées.

Par suite de ce manque de bras, la question des tracteurs et des machines agricoles prend ici, on le devine, toute son importance. Sur plusieurs milliers de demandes de tracteurs, 110 seulement ont pu être honorées et les bénéficiaires ont reçu des engins d'origine américaine, c'est-à-dire d'excellente fabrication, mais d'une puissance insuffisante : l'agriculture ayant surtout besoin de machines développant 35 à 40 CV. Cette pénurie d'outillage a tout naturellement amené les Gersois, dont nous avons vu le caractère sociable, à fonder une série de coopératives mécaniques, dont le rôle est de mettre rapidement à la disposition de celui qui le demande un engin (batteuse en particulier) appartenant à une organisation agricole ou à un groupe d'exploitants. Ce système n'est certes pas unique en France, mais il tend à prendre dans le Gers, précisément à cause de cette pénurie de main-d'œuvre, un développement considérable. Voici d'ailleurs, à ce sujet, le point de vue du directeur d'une très importante coopérative : « Je voudrais arriver à ce que l'on généralise le système de la « culture par téléphone » employé avec succès aux Etats-Unis : au lieu que l'exploitant soit obligé de supporter des charges énormes, que lui impose l'achat d'un matériel agricole complet, lequel ne sert qu'à lui seul et reste, par suite, souvent inemployé, il devrait lui suffire de décrocher le téléphone pour demander que telle ou telle machine et son conducteur lui soient envoyés pour une période de tant. Ainsi on ne verrait plus ces tracteurs qui fonctionnent en tout et pour tout deux mois sur douze, alors que tant de fermiers qui n'en possèdent point seraient si heureux de pouvoir se servir de l'un d'entre eux pendant une semaine. » Faut-il dire qu'en notre époque de pénurie l'intelligence de ce système est flagrante ?

On voit que la situation du Gers est sensiblement la même que celle des autres départements agricoles de France. On y retrouve les mêmes symptômes de cette crise qui menace l'agriculture : manque de main-d'œuvre, manque de machines agricoles, manque d'argent et, par suite, baisse de la production. La culture du blé y est, comme partout ailleurs, en régression (72.000 hectares emblavés contre 85.000 avant guerre), par suite du prix d'achat trop bas de cette denrée, qui fait préférer au paysan des productions plus rémunératrices.

Est-ce à dire que l'on est ici plus âpre au gain qu'ailleurs ? Certes non, mais le besoin sans cesse croissant de crédits fait que nous assistons à une offensive de spécialisation des cultures, au profit de celles qui rapportent le plus. Ceci permettra peut-être de faire jouer avec plus de souplesse le système des exportations et des importations, mais ne résoudra pas des problèmes particuliers comme celui du blé, dont on risquera de moins en moins de trouver la solution à l'intérieur de nos frontières si une revalorisation par rapport aux céréales secondaires n'est pas acceptée à brève échéance.

Enfin, il est un facteur qui joue un rôle primordial dans la balance économique du département : c'est l'armagnac. Cette question vaut d'être étudiée à part. La crise que traverse actuellement le marché des alcools est, en effet, un des aspects de celle dont souffre tout le commerce français, et sa répercussion sur la vie du Gers est si importante que l'on ne sait encore si ce dernier trouvera, enfin, le chemin de la vraie prospérité ou s'il retombera dans la situation médiocre d'avant guerre.

(A suivre.)

Presque toutes les automobiles fonctionnent au gaz naturel de Saint-Gaudens. Des camions ravitailleurs vont chaque nuit à Toulouse charger leurs bouteilles et, dans la journée, distribuent le gaz emmagasiné dans des villes qui ne possèdent pas de compresseur.

Photographies *France-Illustration* et Rapho.

PRISES DE POSITION

Depuis que la Conférence de Moscou a laissé les choses en l'état, on assiste à un dérèglement de la vie internationale.

Au demeurant, les commentaires paraissent superflus : les faits parlent d'eux-mêmes. Nous sommes habitués aux mesures subites prises par Moscou : elles sont préparées en silence, avec une méthode qui se rapproche de celle qu'on désigne sous le nom de police d'Etat, et à l'aide de procédés que la guerre a généralisés. C'est ainsi qu'apparaît « l'affaire hongroise » : un parti disloqué, dont les chefs sont discrédités, accusés d'avoir comploté contre le peuple hongrois, et un parti triomphant, malgré qu'il ne soit qu'une infime minorité, mais susceptible d'obtenir des adhésions, parce qu'il prétend défendre seul la cause nationale. Aux élections hongroises, le parti des petits propriétaires avait obtenu 245 mandats, contre 70 aux communistes et 69 aux sociaux-démocrates. Mais le parti vainqueur n'était qu'une coalition où se mêlaient toutes sortes de tendances, dont une était à base de patriotisme et qui est déjà une tradition, c'est le revisionnisme. Que certains chefs de ce parti aient avoué ce sentiment, c'est possible ; qu'ils aient préparé une politique secrète pour le faire aboutir, cela est moins sûr. Mais cela leur a été imputé à crime : n'est-ce pas une manifestation de ce fascisme contre lequel les Alliés se sont dressés, et qu'ils ont condamné ? Le général russe de l'armée d'occupation a eu en main les preuves du danger qu'allait courir la démocratie, les a communiquées aux ministres communistes du gouvernement de Budapest, qui ont exigé la démission du président du Conseil, précisément en voyage en Suisse à ce moment-là. Le gouvernement hongrois a pris en pleine souveraineté les décisions dont il ne doit compte qu'à ses mandants, et qu'il fera juges dans des décisions prochaines. Ainsi, les Etats-Unis et la Grande-Bretagne n'auront qu'à s'incliner quand le nouveau ministère de Budapest répondra à leurs notes qu'il a agi conformément aux intérêts du pays. Et ni Washington ni Londres ne pourront insister : Moscou ne manquerait pas de les accuser avec quelque hauteur de s'immiscer dans les affaires intérieures d'un Etat, contrairement aux engagements solennellement souscrits. Au même moment, en Bulgarie, un chef d'opposition était arrêté, tandis qu'une manœuvre s'esquissait en Autriche, dont il ne nous est pas possible de prévoir le déroulement.

Moscou vient de s'assurer au cœur de l'Europe danubienne une plaque tournante dont la valeur est grande : continuité d'une politique en même temps que riposte à la politique annoncée par le président Truman.

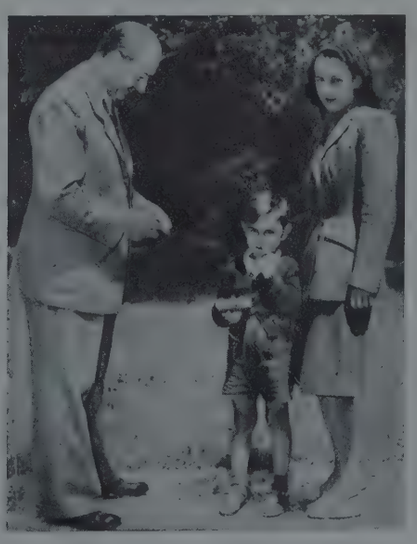
A l'action russe répond l'éloquence américaine : en effet, le général Marshall a prononcé un discours qui s'adresse à l'Europe. Le secrétaire d'Etat veut attirer à son pays et à sa politique les Etats du vieux continent ; pour cela, il envisage une action des Etats-Unis, puissante, financière et économique, avec tous ceux qui voudront la solliciter. Il ne pose comme condition qu'une entente européenne, qui garantirait à la grande république que les sacrifices qu'elle veut faire ne serviront qu'au rétablissement de rapports normaux et faciles, favorables à la paix, que l'isolement des Etats ne peut que compromettre. L'interventionnisme en Grèce et en Turquie se complète et passe du domaine militaire à celui de l'économie.

La Grande-Bretagne sort de la crise qu'elle a traversée depuis l'automne dernier. Aux hésitations qu'a marquées sa politique succède une attitude plus nette. Londres, abandonnant momentanément les négociations avec Moscou, tente de régler avec les U. S. A., qu'elle entraîne, l'organisation économique de la « bizone » allemande. La Conférence de Munich, où les représentants allemands des différents territoires étaient réunis pour examiner les problèmes de ravitaillement et de production et qui s'est terminée par un échec, du fait du départ des délégués de la zone soviétique, ne déplaît pas à Londres : elle lui donne une raison de plus de passer aux actes.

Ainsi va le monde d'aujourd'hui, où chacun suit sa route en surveillant son voisin. Nous pensons que, pour établir la paix, c'est la méthode contraire qu'il faudrait employer.

Roger Céré.

Les chefs de gouvernement des Etats allemands réunis en conférence économique à Munich.



De gauche à droite : *le général Lajos Dinnyes, le nouveau président du Conseil hongrois ; M. Ferenc Nagy, ex-* « *Premier* » *hongrois. Séjournant en Suisse et accusé de participation à un complot contre la démocratie, il a refusé de rentrer à Budapest et n'a accepté de démissionner que contre le retour auprès de lui de son fils, âgé de cinq ans, avec lequel on le voit ci-dessus. M. Auer, ministre démissionnaire de Hongrie en France.*

LE CONCO

Mlle Michèle Cancre, cavalière de grande classe, montant avec autorité Rayé des Cadres.

Le chevalier d'Orgeix, qui, devant les plus célèbres cravaches, vient de se révéler comme la meilleure monte actuelle; enlève, avec l'extraordinaire sauteur Kama, la coupe de la Société hippique française (prix du Teil).

Le lieutenant Stephan s'est classé deuxième, sur Look At Me, dans l'épreuve préolympique marquant la dernière journée du concours hippique, et qui a été brillamment remportée par M. Jonquères d'Oriola, sur Marquis III.

AUJOURD'HUI, à l'époque de l'avion, nul ne trouve paradoxal de monter encore à cheval. L'équitation, dégagée de ses conséquences utilitaires, convient tout à fait, avec son brin de romantisme et sa pointe de risque, à une jeunesse éprise d'action mouvementée. Ce noble sport, fin en soi, suscite aussi le goût de la compétition, le désir de faire le point de sa propre valeur. De là son renouveau... et le succès récent remporté par la Société hippique française, qui donna, du 22 mai au 9 juin, sur le terrain du Club de l'Etrier, le deuxième concours hippique de Paris depuis la libération.

Route des Lacs, entre le château de Madrid et l'avenue des Acacias, le coin sylvestre et charmant de l'Etrier confère à la réunion des allures de comité privé, de « garden-party » de château.

Les jours de coupe, l'ambiance du club est vraiment unique. Habits rouges et boutons d'équipage jettent leur note colorée sur la banalité des complets vestons. Avant l'épreuve, les concurrents font à pied le parcours. Les amazones, les cavalières comme on les appelle maintenant, ont surtout la vedette. Sous l'habit masculin, la grâce féminine semble plus touchante : cape, stricte jaquette grise n'arrivent pas à masquer tant de fragilité.

L'effort des chevaux relève de l'athlétisme. Quelle émotion dans les tribunes lorsque se court le prix du Teil ou le Critérium !... Le gentleman confirmé entre lentement en piste, portant en soi la marque valeureuse... le sceau de son prochain succès. Pendant que les surcharges montent, il salue de la cape et prend bientôt du champ. Un coup de cloche... Le voici bon galop au disque de départ... Le saut d'une première haie ne prouve pas grand-chose, les chevaux « l'avalent » comme s'ils étaient pressés... Une double barre après le tournant succède... Le public s'est tu, le cheval conservera-t-il sa cadence initiale ?... Sollicité par le cavalier, il a tâté le terrain, ramassant ses moyens, piétinant pour bondir. Enfin, partant de loin, il s'inscrit en une trajectoire dont la courbe, un instant, restera dans les yeux...

Plus loin... la ligne médiane... Attention !... Double de mur « non appelé ». Le cheval l'a passé « en seigneur », « du tac au tac », ayant calculé ses foulées. Le sable crépite sur les caissons de l'obstacle, rendant un bruit de tambourin... A l' « oxer » qui succède, barres parallèles exigeant puissance et adresse, le « jumper » arrache des exclamations. Sa cadence ascendante l'incorpore au parcours ; visiblement, il lutte pour gagner. Son expiration devient bruyante et scande l'effort éloquemment. Un bond splendide sur le « bull-finch » fait bien augurer de la fin. Voici le « brook » franchi sans eau malencontreuse, la butte est résolue depuis longtemps. Que donneront tout de même les ultimes obstacles ? Le cheval n'a-t-il pas déjà fourni l'essentiel ? Tiendra-t-il le train jusqu'au bout ? Alors

S HIPPIQUE

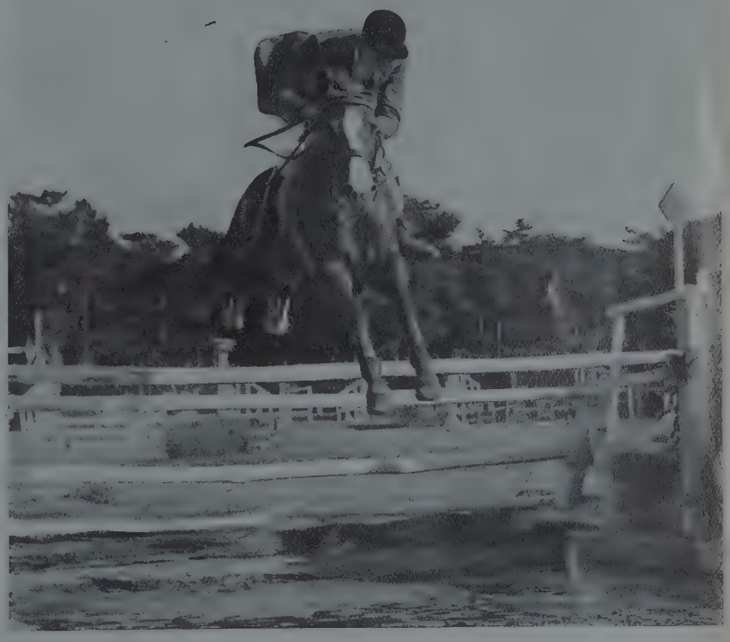
le cavalier actionne. Attaquant son jumper dans les lignes profondes, il le soutient d'une volonté puissante, de tout son cœur aussi, qu'il a jeté au delà.

Coup de cloche. Le public, libéré d'un pacte de silence, éclate en applaudissements. Le gentleman salue. Une tape sur l'encolure, main rendue, le cheval est sorti en soufflant.

Puis un autre entre en piste, et l'émotion reprend.

Ce concours 1947, réalisé avec tant de compétence par le marquis de Juigné, président de la Société hippique française, secondé du colonel Carbon, qui détient le secret des parcours spectaculaires, a confirmé les réputations existantes. Voici quelques magnifiques performances. Le chevalier d'Orgeix gagne trois fois de suite les épreuves des quatre ans avec Vigie, suivi de M^lle^ Balet, deux fois seconde. M^lle^ Balet montait la jument Coquette, qui s'est tuée sous sa cavalière, à l'oxer, le lendemain de sa double victoire. M^lle^ Michèle Cancre, la lauréate du prix des dames au « Vél' d'Hiv' », a remporté avec Tard le critérium des chevaux français. Je rappelle ici que M^lle^ Cancre a quinze ans. Gagnant avec une telle autorité cette épreuve importante, qui met en ligne une élite, elle semble désignée pour les plus beaux succès.

M^lle^ de Tilière, montant Pistole, gagne avec brio la coupe des dames, qui clôturait le concours hippique.



Sur le terrain de l'Etrier, M. Jonquères d'Oriola, avec Sélika, remporte le prix Horment; et M. Beghin, sur son pur sang Le Nuage, enlève le Mornay (ci-dessous).

M. Beghin a confirmé sa réputation en réussissant un doublé peu courant. Montant son magnifique pur sang Le Nuage, il a gagné le La Haye-Jousselin et le Mornay en deux après-midi se suivant.

Je pense beaucoup de bien des qualités équestres du commandant de La Simone, qui a remporté le prix du Danube sur soixante-douze partants, ainsi que de celles du capitaine Gayraud, de la Garde républicaine de Paris, vainqueur de la coupe militaire sur Lice.

Le 8 juin s'est couru le prix du Teil, ou coupe de la Société hippique française, doté d'un premier prix de 50.000 francs. Ce fut encore le chevalier d'Orgeix, en selle sur Kama, à M^me^ Dehesdin, qui remporta la victoire.

Le dernier jour, lundi 9 juin, le programme comportait l'épreuve préolympique en vue de Londres 1948. Seize obstacles de 1 m. 40, à la vitesse de 400 mètres-minute. Notre équipe internationale, civile et militaire, que dirige avec autorité le chef d'escadrons Cavaillé, a remporté facilement les premières places. Marquis III convient bien à son cavalier, M. Jonquères d'Oriola. A lui le premier prix.

Enfin, la coupe des dames clôturait la réunion. Bravo pour M^lle^ de Tilière, qui laissa marcher Pistole et se contenta d'indications discrètes. Cette « liberté dirigée » lui a valu la coupe.

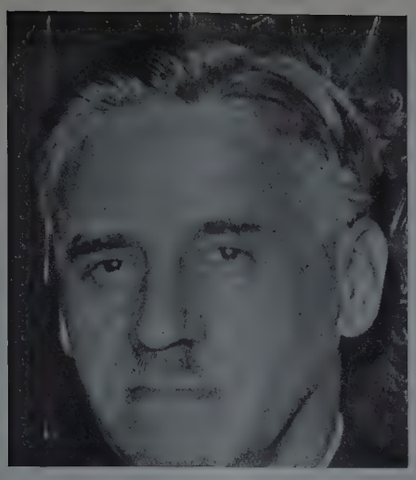
Lieutenant-colonel D. Tré-Hardy.

LE PRÉSIDENT A ORADOUR-SUR-GLANE

Le président de la République vient d'assister à la commémoration du roisième anniversaire du martyre d'Oradour-sur-Glane. M. Vincent Auriol, après avoir déposé une gerbe au cimetière où sont inhumées les trois cent cinquante victimes de la fureur germanique, a posé la première pierre du nouveau village d'Oradour, qui va être reconstruit non loin des ruines de l'ancienne cité. Avant de regagner Paris par la voie des airs, le président de la République a prononcé une allocution dans laquelle il a assuré que les assassins d'Oradour seraient châtiés. Phot. U. P.

LE DÉPUTÉ AUTONOMISTE JOSEPH ROSSÉ CONDAMNÉ

A QUINZE ANS DE TRAVAUX FORCÉS



Joseph Rossé pendant le réquisitoire.

Le visage rond de Joseph Rossé rappelle tout à la fois von Papen et Pierre Laval. Ce double parrainage, en tout cas, conviendrait singulièrement à l'ancien député de Colmar. Double jeu subtil, aptitude à tous les reniements, goût des manœuvres tortueuses, autant de choses qui rapprochent Rossé des deux hommes politiques.

Ancien professeur à l'Ecole primaire supérieure de Colmar, puis député français, l'accusé, qui comparaît devant la Cour de justice de Nancy, commença, dès 1920, à soutenir la cause de l'autonomie. On sait bien aujourd'hui ce que le mot veut dire. Autonomie sûrement vis-à-vis de la France, mais point en ce qui concerne l'Allemagne, que l'on retrouve à la base de toutes les propagandes en faveur de l'indépendance alsacienne et lorraine.

Au demeurant, il existe un texte du 18 juillet 1940, connu sous le nom de « Manifeste des Trois Epis », demandant le rattachement pur et simple de nos provinces de l'Est à la Grande Allemagne. Rossé, couronnant ainsi une carrière pendant vingt années consacrée à la lutte contre la France, signa ce document.

Certes, les accusations portées contre lui sont précises, irréfutables. Il n'en est pas, pour autant, gêné en les discutant devant la cour.

— Je n'ai jamais appartenu au parti autonomiste, dit-il, le mouvement « Front de la Patrie » n'était pas antifrançais.

Mais, s'il fut habile et prudent avant la guerre, son attachement au Reich se manifesta avec éclat dès l'invasion. Il signa un article dans le *Kolmarer Kurier* où il présentait comme un martyr l'espion Roos, fusillé en février 1940, et désignait à la vindicte allemande les magistrats qui avaient mené les poursuites contre le traître. Rossé nie avoir écrit cet article, mais il est forcé d'avouer qu'il en a fourni les éléments. Le résultat tragique de cette dénonciation furent l'arrestation, puis l'assassinat au camp de tortures du Struthof du commissaire Becker.

Rossé fit plusieurs voyages à Berlin pendant l'occupation, il y rencontra Frick, ministre de l'Intérieur, et Himmler. C'était, dit-il, pour améliorer le sort des expulsés de langue française en Lorraine. En fait, il jouissait de la confiance de ses maîtres. Promu directeur de la maison d'éditions « Alsatia », spécialisée dans la publication d'ouvrages consacrés à la propagande nazie, il était grassement appointé.

Sans se départir d'une morgue quasi insolente, il déclare : « Je voulais faire une maison d'éditions clandestine », et il affirme que des livres catholiques interdits en Allemagne furent imprimés et diffusés par ses soins. Cependant, le témoignage posthume du Gauleiter Wagner, fusillé l'été dernier, est écrasant. Celui que l'on a appelé à juste titre le bourreau de l'Alsace disait : « Rossé a travaillé avec fidélité, sinon avec empressement, pour la cause du Grand Reich. »

Lorsqu'il est poussé dans ses derniers retranchements, il se contente de dire : « Inexact, monsieur le président. » Piètre défense, en vérité.

Encore que les agissements de l'accusé avant 1940 ne constituent pas le fond du procès, M. Haenggi, journaliste à Colmar, en décrivant la vie politique de Rossé entre les deux guerres, montre bien l'odieuse duplicité du personnage. Tandis qu'il feignait à Paris un grand attachement à la France, en Alsace il faisait le jeu du pangermanisme. Il a été, affirment d'autres témoins, avant et pendant l'occupation, un des plus sûrs agents de l'Allemagne. Les longs discours dans lesquels se lance Rossé pour réfuter ces arguments n'arrivent pas à convaincre.

Et c'est au tour d'Abetz de masquer les mensonges de l'inculpé. Il aurait défendu les Alsaciens lors de la rencontre entre Darlan et Hitler à Berchtesgaden.

« Si une telle démarche avait été tentée, laisse tomber l'ancien ambassadeur d'Allemagne à Paris, j'en aurais été avisé. »

Tout au contraire de l'accusé, soucieux de passer pour un bon Français, Robert Ernst revendique la nationalité allemande. « On me considère comme Français, mais je me considère comme Allemand ! » lance fièrement l'ancien maire de Strasbourg, qui est actuellement en instance de jugement. Quoi d'étonnant, alors, qu'il s'emploie à défendre Rossé ?

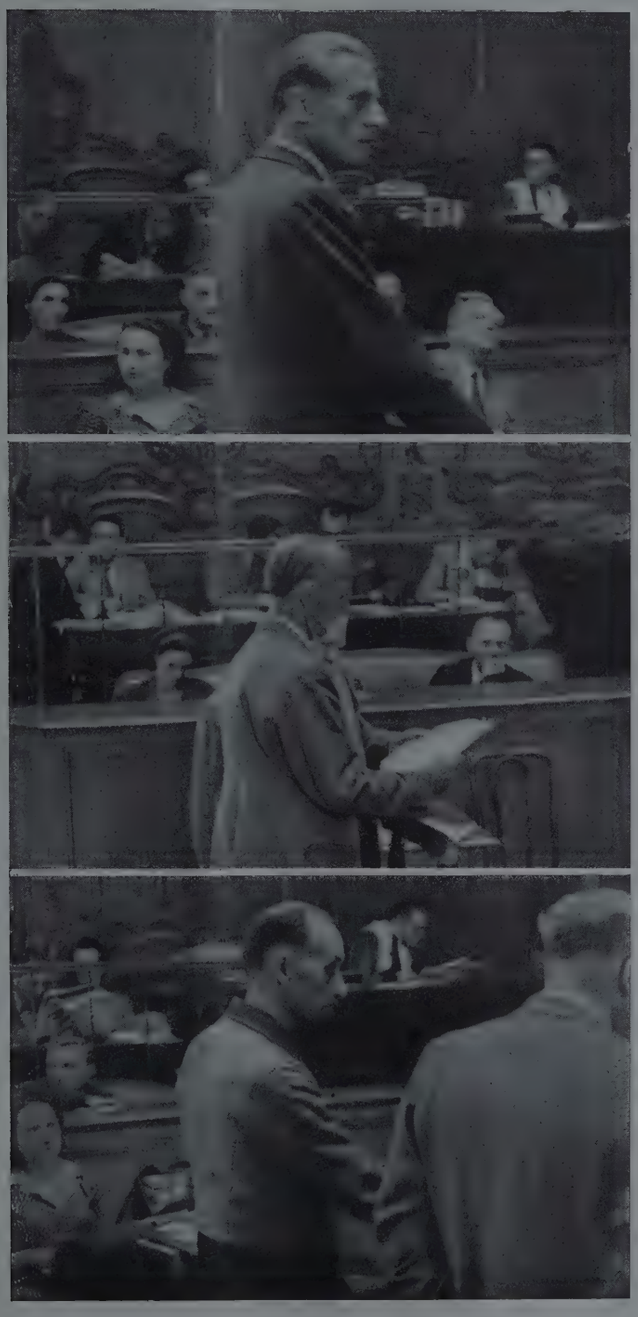
Beaucoup de Français se sont étonnés que l'ancien député, avec un dossier aussi chargé, n'ait pas été condamné à la peine suprême ou, tout au moins, aux travaux forcés à perpétuité, comme l'avait demandé le procureur général Mornet. Il s'en est tiré avec quinze ans de travaux forcés, vingt ans d'interdiction de séjour, la dégradation nationale et la confiscation de ses biens.

Sans doute faut-il voir dans ce verdict l'influence qu'ont pu avoir sur la cour un très grand nombre de témoins cités par la défense, et dont ses avocats, Mes Schmidt et Kroel, ont su mettre en valeur les dépositions. Rossé, avaient dit plusieurs ecclésiastiques, a rendu de grands services aux catholiques, alors cruellement brimés par les nazis. Il aurait notamment sauvé trente-quatre personnes des poursuites de la Gestapo et empêché Wagner de déporter encore plus d'Alsaciens qu'il ne l'a fait.

Rossé a accueilli sa condamnation avec calme.

Ainsi s'est terminé un procès qui, pendant quinze jours, a passionné l'opinion en Alsace et en Lorraine.

H.-F. Follin.



Trois des témoins à décharge cités par les défenseurs de l'ancien député : Abetz, ex-ambassadeur du Reich à Paris, Pflaumer, ex-ministre de la police de Bade, et le sinistre Kaiser, ex-chef de la Gespato à Strasbourg.

Photographies A. F. P.

PLÉAUX. *Une pergola face à un logis ancien remis à neuf sans discrétion.*

POUR SAUVER LES PAYSAGES URBAINS

par GEORGES PILLEMENT

IL ne faut pas sous-estimer le danger qui menace les paysages de France : encore dix ans d'anarchie dans la démolition et la construction, et nos villes et nos campagnes seront à jamais défigurées. Depuis cinquante ans, on a démoli des milliers de maisons, les unes pour cause de vétusté ou d'insalubrité, d'autres par simple spéculation, pour les remplacer par des édifices d'un meilleur rapport ou mieux adaptés à une nouvelle destination ; la plupart par ignorance de leur charme et parce que leurs propriétaires voulaient se mettre à ce qu'ils croyaient le goût du jour ; et tout cela sans aucun souci de la valeur artistique des édifices sacrifiés et sans la moindre considération pour le caractère des villes ainsi mutilées.

Depuis cinquante ans on a construit n'importe quoi, n'importe où, sans chercher à accorder les matériaux employés avec ceux d'un usage traditionnel dans la région, sans crainte de rompre les harmonies existantes, sans souci de heurter le regard par une intolérable discordance.

Nos villes et nos villages ont pris un aspect hétéroclite franchement déplaisant pour qui est encore sensible à ces fausses notes, car beaucoup, habitués à la lèpre chaque jour grandissante des banlieues, ne s'émeuvent plus de voir gâter peu à peu ce paysage français urbain et campagnard qui était un des grands charmes de la France.

On a réglementé la profession d'architecte. C'est bien, mais ce n'est pas suffisant. Il faut que les architectes s'imposent à eux-mêmes des disciplines. Ils peuvent être les protecteurs du paysage français comme ils peuvent aussi en être les destructeurs.

Voici quelques exemples pris au hasard, mais en quelque ville ou village qu'on se rende on pourra relever le même genre d'erreurs : le mal est généralisé.

MENDE. *L'ancien hôtel des seigneurs de Ressouche a été transformé en usine d'électricité.* A droite, *les arcades ont été démolies pour faire un garage.*

MENDE a eu à souffrir à deux époques, au temps des guerres de religion et de nos jours. Dans la nuit de Noël 1579, le capitaine Merle s'en emparait, profitant de ce que le bruit des cloches couvrait celui de sa troupe en marche et de ce que les bourgeois étaient à la messe. Il livrait la ville au pillage et faisait sauter notamment les piliers de la cathédrale, dont il ne respectait que les clochers.

De nos jours, cette cathédrale a souffert de restaurations trop accusées,

AURILLAC. *Vu de cet endroit, le château fait encore quelque illusion, mais n'avancez pas : à part la tour de gauche, le reste n'est que truquage.*

notamment le porche, et d'un dégagement de la façade exagéré. Et c'est grand dommage, car cette façade sobre, aux lignes bien accusées, aux larges surfaces nues que soulignent une nervure, une armoirie, avec ses deux flèches, l'une ajourée, l'autre rigide, est un véritable chef-d'œuvre de force et d'élégance. C'est le principal attrait de Mende.

A part la cathédrale, Mende n'offre plus des siècles passés qu'un charmant pont en dos d'âne du XIV^e^ siècle, une tour, seul reste de ses anciennes murailles démolies dès la fin du XVIII^e^ siècle ou dans le premier quart du XIX^e^, un hôtel de ville du XVIII^e^ et ses vieilles maisons.

Mais, de celles-ci, il faut avouer qu'on n'a pris aucun soin. La plus belle de toutes, l'hôtel des seigneurs de Ressouche, 11, rue de l'Epine, n'a pas eu la chance, comme cela s'est produit parfois, d'être transformée en musée local. Dès 1887, l'usine d'électricité s'y installait. La façade sur la rue n'existe plus. On voit seulement une ouverture rectangulaire, soutenue par des poutrelles en fer, destinée au passage des camions. Mais la cour nous prouve combien cet hôtel a dû être beau. La porte, qui est intacte, présente un magnifique fronton encadrant les armoiries des seigneurs de Ressouche, qui avaient acquis la maison en 1639 et la reconstruisirent en 1665. Mais les fenêtres à croisillons ont été modernisées et les arcades de droite ont été élargies et refaites en brique afin de laisser le passage aux voitures, car ce rez-de-chaussée est transformé en garage.

La cathédrale de Brioude, si pittoresque avec son damier de pierres rouges, roses, blanches et noires, est un des plus beaux édifices du style roman auvergnat. Comme elle abritait les reliques de saint Julien, la garde du précieux tombeau fut assumée d'abord par quatre-vingts chevaliers qui furent remplacés plus tard par des chanoines comtes à huit quartiers de noblesse. Les maisons de ce puissant chapitre étaient enfermées, ainsi que l'église, le cloître, les greniers, l'hôtel du prévôt, dans une enceinte fortifiée.

Si les habitants de Brioude avaient respecté cet ensemble, il constituerait actuellement une des plus attachantes curiosités artistiques de l'Auvergne. Mais, à Brioude comme partout ailleurs, on ne s'est pas soucié de sauvegarder l'atmosphère qui doit envelopper les édifices qu'on veut préserver, on a démoli ou dénaturé le caractère de toutes les maisons qui entouraient la cathédrale.

En voici un exemple. Devant la façade occidentale ou pouvait voir, il y a quelques années, une maison ancienne attenante à la seule porte qui subsistât de l'ancienne enceinte ; elle conservait une belle fenêtre à deux meneaux. Le propriétaire a préféré une ouverture en hauteur et pour cela a bouché et massacré l'exquise croisée Renaissance. Et l'on ajoute que cette maison offrait un caractère sinon historique, du moins anecdotique, puisque c'est là que se trouvait, paraît-il, la ferme que Mandrin vint piller avec sa bande.

Il ne reste plus qu'une porte de l'enceinte, quelques parties de murailles dans des cours et des maisons anciennes. Certaines ont été abattues, d'autres refaites sans qu'on ait rien conservé des pierres taillées et sculptées qui en faisaient le charme. Des rues entières étaient occupées par les logis des chanoines comtes, tous richement décorés : ce n'est plus qu'une assemblée de mutilés ; l'un a gardé sa porte

Mende. *Marché couvert dont la ferraille gâche un coin charmant entre une tour des anciens remparts, une chapelle et de vieux logis : « embellissement » !*

blasonnée ; l'autre, ses fenêtres gothiques; un troisième, ses gargouilles; un quatrième, sa tourelle. Jusqu'à ces derniers temps, ils étaient abîmés discrètement, si l'on peut dire, mais maintenant ils le sont d'une façon tapageuse, agressive.

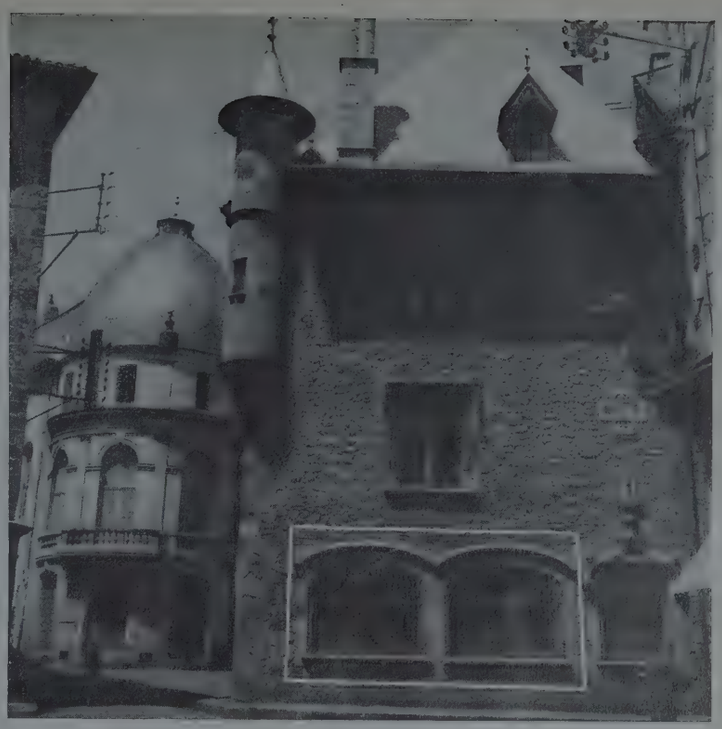
Certains, cependant, offrent encore de beaux vestiges avec de charmantes tourelles et des fenêtres géminées, ils sont crépis et comme couverts d'un emplâtre, mais, si on les restaurait avec goût, sans doute retrouverait-on sous les enduits nombre de détails charmants.

Le cas s'est produit place Eugène-Gilbert, où l'on a découvert la très originale décoration d'une maison romane. Mais on tombe alors dans un autre excès; pour cette maison, comme pour la belle maison voisine à tourelles, on a procédé à une réfection trop appuyée, avec joints apparents et façon meulière.

Aurillac, en tant que ville d'art, est irrémédiablement rayée de la carte touristique de France.

Le château a été transformé en école normale et en école ménagère. Seul le donjon, qui date du XI^e siècle, est ancien. La façade est entièrement refaite dans un pastiche sans aucune saveur. De l'autre côté on voit un bâtiment d'école d'une laideur classique.

La Maison consulaire, pour être transformée en Caisse d'épargne, a



Aurillac. *La Maison consulaire, qui a été transformée en Caisse d'épargne et, dans ce but, « restaurée ». Le résultat en est véritablement déplorable.*

été refaite entièrement. C'est un petit édifice pimpant et coquet, dans le style gothique, avec des embellissements qui sont bien du nôtre et certaines commodités, indispensables, n'est-ce pas, à une administration. On est de son temps, que voulez-vous ! On ne peut pas installer des bureaux dans des pièces éclairées par des fenêtres à meneaux ! On a besoin de grandes baies ! Le résultat est à la fois pitoyable et monstrueux ! Qu'est devenue la Maison consulaire dans tout cela ? Volatilisée ! Quelques pierres sculptées du portail ont été gardées comme témoins.

Que reste-t-il donc du vieil Aurillac ? Peu de chose : quelques portes gothiques, Renaissance ou du XVII^e, une cour Renaissance, rue de Noailles, un escalier rue du Consulat, un autre très beau près de la rue du Monastère, où l'on voit encore, à la façade d'une école religieuse, une maison à encorbellement. La maison voisine en avait un également, mais les ponts et chaussées le frappèrent d'alignement, et lorsque la façade fut refaite on dut le supprimer.

Par contre, en face, on a découvert, en grattant la façade d'une maison, de très belles arcades romanes provenant vraisemblablement d'un des bâtiments de l'abbaye Saint-Gérard. Elles sont le témoignage de ce qu'a dû être Aurillac lorsqu'on y avait encore quelque goût.

Pléaux. *Nombre de maisons ornées d'une tourelle sont seigneuriales ; plusieurs ont conservé leur caractère avec leurs beaux toits en lauzes brunies et dorées.*

Situé aux confins de l'Auvergne et du Limousin, Pléaux est un village comme il y en a beaucoup en France, sans monuments de premier ordre, mais offrant nombre de détails savoureux. L'église est un joli édifice gothique, trapu, avec un clocher massif. Nombre de maisons ont du caractère, plusieurs sont seigneuriales et ornées d'une tourelle. Les toits en lauzes brunies et dorées sont la parure de Pléaux.

Toutes les maisons anciennes sont belles. Malheureusement, il s'y mêle de plus en plus des constructions neuves, qui sont autant de fausses notes. Autour de la masse principale du bourg, ce ne sont, maintenant, que villas et bâtiments à usage de garages, ateliers, etc., recouverts en général de tuiles mécaniques. Dans l'intérieur du village lui-même, nombre de maisons ont été modernisées, leur simplicité robuste a fait place aux tarabiscotages prétentieux qui semblent à nos contemporains le dernier mot de l'élégance. Sur ce plateau au climat continental, un brave bourgeois a orné sa maison d'une pergola où il ne se tiendra jamais, car il y fera ou trop chaud ou trop froid, mais cette pergola suffit à détruire tout le caractère d'une petite place située entre l'église et un fort beau bâtiment ancien à tourelle qui, malheureusement, a subi une réfection totale avec joints apparents, comme à Brioude.

Ces quelques exemples nous montrent les dangers dont sont menacés tous les villages et toutes les villes de France : disparition progressive de tous les édifices anciens présentant un intérêt architectural ou ayant une valeur d'accompagnement, soit par voie de démolition pure et simple, soit à la suite de transformations ou de restaurations indiscrètes ; constructions hétérogènes rompant toutes les harmonies créées aux siècles passés.

Aurillac. *Arcades romanes découvertes en réparant la façade de la maison : ce sont vraisemblablement les restes d'un des bâtiments de l'abbaye Saint-Géraud, qui témoignent de ce qu'a dû être la ville lorsqu'on y avait quelque goût.*

Si l'on veut que nos cités se développent d'une façon esthétique qui sauvegarde leur caractère et ajoute à leur beauté au lieu d'y nuire, il faut que cesse l'anarchie actuelle et, pour cela, que l'architecte contraigne au besoin les particuliers et les pouvoirs publics à se plier aux règles qui en assumeront la préservation.

Jusqu'ici, l'architecte était, en quelque sorte, irresponsable. On lui disait : démolissez ce charmant hôtel du XVI[e] siècle et bâtissez à la place une maison de rapport en brique et ciment armé, et il n'avait qu'à obéir. S'il refusait de commettre cet acte de vandalisme, il se serait toujours trouvé un confrère moins scrupuleux pour y souscrire.

Il faut que l'architecte ait le pouvoir de refuser de démolir ou d'abîmer toute maison représentant un caractère artistique, il faut qu'il ait celui de refuser de bâtir un édifice qui ne soit pas en accord avec le paysage urbain ou rural dans lequel il viendra s'inscrire. Il faut qu'il ait le courage de se refuser à employer certains matériaux laids qui sont à prohiber dans de nombreux cas, en attendant qu'on interdise leur fabrication, comme la tuile mécanique du modèle courant, laide de couleur et de forme.

Il ne doit pas oublier qu'il est un artiste au même titre que le peintre et le sculpteur. Certains et le public ont trop eu tendance à l'oublier à force de voir s'élever des bâtiments purement utilitaires et ne visant qu'à l'économie. On a cru que l'art, c'était pour les palais, les bourses, les hôtels de ville, les châteaux, et que les usines, les villas et les maisons

Pléaux. *Le bureau de poste est installé dans un vieux logis arrangé sans art.*

de rapport n'y avaient pas droit. Une villa de banlieue, une maison d'ouvriers ne peuvent prétendre à rivaliser avec le palais du Louvre ou la Maison carrée, mais il peut y avoir autant d'art dans leur simplicité que dans un hôtel des postes.

Un artiste se reconnaît aussi bien dans une esquisse au crayon que dans un tableau d'histoire, un poète dans un haï-kaï que dans une épopée. Tous les architectes n'ont pas la commande que de palais et d'édifices gouvernementaux, ils doivent avoir à cœur de n'élever que des constructions belles et appropriées aux lieux auxquels elles sont destinées. Il n'y a pas, en art, de travail en série.

La lutte contre le saccage des beautés de la France doit être entreprise avec la collaboration de l'architecte, plus qualifié que quiconque pour le combattre. C'est de lui que dépend, au premier chef, la protection du paysage français.

Brioude. *Une demeure ancienne dont les murs ont été refaits, façon meulière.*

LES MAISONS FLOTTANTES DE PARIS

Vivre sur l'eau... Combien ont caressé ce rêve dont la perspective a toujours été un moutonnement de toits, du linge séchant aux fenêtres, la rue grise et poussiéreuse. Pour eux, vivre sur l'eau, c'étaient les grands horizons, la mer immense et le ciel infini, la senteur iodée du large. Mais il est des bateaux qui n'appareillent pas et qui permettent pourtant ce genre d'existence : les péniches.

Par goût d'abord, par pénurie des logements ensuite, beaucoup ont aménagé des péniches en véritables habitations, qui sont à l'image de ceux qui y vivent. Modestes ou pimpantes, voire luxueuses, elles ne sont pas l'apanage des originaux, elles reflètent seulement un non-conformisme sympathique. A Paris, ces maisons flottantes, qui dépendent de la police fluviale, ne peuvent s'installer n'importe où. On en voit une demi-douzaine au pont de Neuilly et deux amarrées au pont Alexandre-III, alors qu'avant la guerre trente ou quarante bateaux agrémentaient la rive droite de la Seine, de la Concorde au Pont-Neuf. Où ont disparu toutes ces péniches, joie des peintres et des badauds ?

Les Allemands en ont coulé beaucoup et les bombardements ont détruit celles qui restaient. Pourtant, nombreuses sont encore les péniches qui voudraient jeter leurs amarres sur les quais de Paris.

Mais l'ingénieur en chef de la navigation, M. Gaspard, s'y oppose énergiquement. Au pont Alexandre-III, il n'y a donc que deux péniches, placées sous la protection du Touring-Club de France, qui leur demande un droit de 2 francs par mètre carré et par jour.

L'une, tout étincelante de blancheur, *le Cran*, propriété d'un industriel, est le rendez-vous des mannequins de la rue de la Paix.

L'autre est baptisée *la Marie-Jeanne*. C'est l'habitation du peintre flamand Frans de Geetere depuis vingt-sept ans. On pourrait croire que ce vétéran de la navigation immobile a choisi ce mode de vie pour mieux fixer les reflets du ciel, pour capter les feux subtils du soleil sur l'eau. Il n'en est rien. Frans de Geetere ne peint que des fleurs et des portraits.

Au pont de Neuilly, l'atmosphère est tout autre. Ici les péniches n'ont pas la hautaine élégance de celles du pont Alexandre-III, mais elles sont plus coquettes. Toutes, jusqu'à la plus humble, s'ornent de fleurs.

La plus jolie est sans contredit *Micalo*, verte et blanche, dont les rideaux légers se gonflent au vent comme des voiles. Un appartement ultra-moderne flottant sur l'eau ! Salon, chambre à coucher, salle de bains, salle de douches en mosaïque bleue, cuisinière électrique, tapis cloués, calorifère à air chaud, téléphone, rien ne manque.

Plus loin, *les Trois-Frères* s'harmonise avec ses habitants. Enfin, le clou de Neuilly-sur-l'Eau, *Cante-Cigale*, est un restaurant. Quoi de plus agréable que de dîner sur l'eau par ces temps de canicule ? C'est un club sportif qui a ce privilège, mais *Cante-Cigale* accepte aussi les non-sportifs. Ainsi tout le monde peut vivre sur l'eau quelques heures, sans qu'il soit nécessaire d'y passer toute la vie !

Andrée Nicolas.

De haut en bas, à gauche : « *Le Cran* » *est amarré près du pont Alexandre-III; la coque de* « *Micalo* » *recèle un appartement doté du plus grand confort ; un yacht et de nombreuses barques entourent* « *New-Jersey* » *; le peintre Frans de Geetere dans son atelier flottant.* — A droite : *Des perches maintiennent à une distance constante de la berge le restaurant* « *Cante-Cigale* », *dont l'intérieur est fort accueillant; la péniche* « *Les Trois-Frères* » *est robuste et solide ; le plus jeune des trois frères fait ses devoirs sous la tonnelle.*

Photographies Maurice.

LA FÊTE-DIEU EN HAUTE-AUTRICHE

Chaque année, sur les bords du lac de Traun, dans les Alpes autrichiennes, le Corpus Christi *est célébré avec un éclat particulier par les riverains et les paysans de la région. Un prêtre, portant les Saintes Espèces, prend place à bord d'un grand canot à rames, recouvert d'un dais blanc et rouge et orné de fleurs, et fait le tour du lac, en s'arrêtant devant chaque village pour dire des prières et bénir les habitants rassemblés sur la rive. Des dizaines de canots suivent le Saint-Sacrement, tandis que les porteurs de bannières et toute l'assistance entonnent des cantiques.* Phot. N. Y. T.

LES LIVRES

par ANDRÉ ROUSSEAUX

LA VIE DE VICTOR HUGO

C'est un des plus beaux sujets qui soient. C'est aussi un sujet qui ne se laisse pas saisir facilement dans son ampleur. De là vient, sans doute, qu'on l'a approché le plus souvent de façon partielle : la jeunesse, les amours, la vie politique, l'exil. M. Pierre Audiat, comme M. Raymond Escholier l'avait fait il y a quelque vingt ans, entreprend le tableau complet de la vie d'Hugo. *Ainsi vécut Victor Hugo*, tel est le titre qu'il donne à son livre (Hachette). C'est un ouvrage d'histoire richement documenté, scrupuleusement exact, qui évite les partis pris dans un sens ou dans l'autre. Il y manque un peu, à mon avis, l'éclairage qui fait paraître la vie d'Hugo pour ce qu'elle est étonnamment : un merveilleux chef-d'œuvre, égal à ce que le génie du poète a inventé de plus beau. La vie d'Hugo est une réussite extraordinaire, due autant à l'action d'un homme qu'aux offrandes de son destin.

La première chance de Victor Hugo est de naître en 1802 et de mourir en 1884. D'abord parce qu'il aura ainsi une vie longue. A défaut de la gloire inégalable des vies trop brèves (Alexandre, Jeanne d'Arc, Hoche), les vies longues sont le champ glorieux des grandes œuvres. Mais, surtout, ces quatre-vingt-deux ans se placent dans leur siècle avec un bonheur inouï. C'est une remarque célèbre de Péguy. Hugo réussit le tour de force de couvrir ce siècle, le sien, avec une existence d'octogénaire. Il laisse à chaque bout les marges suffisantes, deux ans au commencement, seize à la fin. Il met la main sur son siècle, magistralement, sans forcer la durée d'une vie normale. Et puis, comme ce siècle est plein de changements, c'est cette vie qui va en figurer l'unité.

Ce n'est déjà pas mal d'être né juste à l'aube de l'Empire, sans avoir perdu de temps du côté des années intermédiaires entre la Révolution et l'avènement de Bonaparte. C'est encore mieux, dès qu'on devient un homme, de commencer à être un grand homme sous Charles X, puis de continuer sous Louis-Philippe, de l'être de la façon la plus personnelle sous le Second Empire, d'obtenir de la Troisième République une apothéose. C'est mieux, dis-je, mais ce pourrait être inquiétant, et révéler une fâcheuse aptitude à la palinodie. Assurément, la gloire propre d'Hugo a souvent su trouver son appui auprès des puissances successives et parfois contradictoires. Reconnaissons du moins que c'est avec maîtrise. Et avec un don très remarquable de devancer l'événement. C'est une force d'atteindre le premier la position vers laquelle beaucoup d'autres courront le lendemain. Hugo possède admirablement cette force-là.

Nous l'avons vu servi par la date de sa naissance. Il l'est aussi par sa lignée, et doublement. Une heureuse fortune peut vous faire naître fils de roi. Au début du siècle dix-neuvième, il est une chance plus grande que de naître soit Bourbon, soit Bonaparte : c'est d'avoir pour père un officier de l'Empereur et pour mère une Chouanne. Et le plus curieux est que la « mère vendéenne » est celle qui, sous l'Empire, prépare les voies à son fils. La générale Hugo a quelque peu trempé dans la conspiration de Malet : le général La Horie, qui tint dans son cœur plus de place que son mari, fut parmi les conspirateurs arrêtés et fusillés. Cela ne pouvait pas faire de tort au général Hugo, alors séparé de sa femme. Mais cela ne devait pas nuire à Victor. Louis XVIII ne sera pas encore rentré en France que le comte d'Artois, lieutenant-général du royaume, décernera à chacun des fils Hugo l'ordre du Lys. Le futur poète est déjà bien placé pour entrer dans la voie des honneurs. Il ne laisse d'ailleurs pas son destin travailler tout seul. A peine sorti du collège, il notait sur un cahier : « Je veux être Chateaubriand ou rien. » Et il tire une grande gloire d'être à dix-sept ans lauréat des jeux floraux. Les prix littéraires avaient encore de la valeur, alors.

Le fils du général Hugo, cependant, tient en réserve les ressources de son hérédité bonapartiste. Et le moment où, sa mère morte, les souvenirs de son père reprennent vigueur coïncide avec celui où toute la France s'enflamme pour le culte de l'Empereur. On est en 1827. Des incidents heurtent l'une contre l'autre la France de la Restauration et la France napoléonienne. Celle-ci a l'opinion pour elle. Hugo est la voix de l'opinion. Le poète du *Sacre* devient celui de *l'Ode à la colonne*. Trois ans avant la révolution de Juillet, il se met dans l'état le plus favorable pour traverser avec honneur le règne de Louis-Philippe.

Car il paraît difficile qu'un poète de génie s'accommode d'un régime aussi terre à terre. Mais ce règne à l'âme médiocre n'a-t-il pas besoin de donner un dérivatif au désir de gloire qui anime les Français ? La religion napoléonienne rend fort bien ce service, et Hugo y officie magnifiquement. Pour le reste, quoi de mieux à faire que d'amasser les honneurs concrets qui sont les jalons d'une carrière bien conduite ? Notre poète n'y manque pas : l'Académie, la Pairie. Quoi de plus ? Ce serait le moment de songer à une forme supérieure de la gloire, celle que donne le pouvoir politique. Si le duc d'Orléans, ami des lettres et des arts autant que sa femme, Hélène de Mecklembourg, montait bientôt sur le trône de son père, ce ne serait pas un rêve impossible : le duc et la duchesse témoignent à Victor Hugo une amitié si bienveillante. L'accident de Neuilly ne ruine pas définitivement cet espoir. Qui sait si une régence de la duchesse ne ménagerait pas au vicomte Hugo un grand rôle ? L'événement suit un autre cours, avec la révolution de 1848. Hugo propose en vain la régence qu'il désire. Le voilà républicain malgré lui.

Un républicain bien tiède. Dès que surgit le neveu de Napoléon, il le rejoint avec la chaleur d'adhésion qui brûlait dans tout ce qu'il a écrit sur l'oncle. Le prince-président n'a pas de partisan plus déterminé. Si le destin ne veillait pas, Hugo courrait le plus grand risque qu'il ait rencontré : de lier son sort à celui de Napoléon III. Mais c'est le moment où il passe de la droite à la gauche. A travers les phases rapides d'une évolution dont M. Pierre Audiat fait l'histoire précise, il semble qu'Hugo ait senti que Louis-Napoléon Bonaparte risquait d'être, pour lui, trop ou trop peu. « Je veux l'influence et non le pouvoir », écrit-il à Paul Lacroix. Autrement dit, Hugo ne se contenterait pas d'être un Morny. Mais il n'y avait pas place pour deux, sous le dais du trône. Il ne restait plus, pour Hugo, qu'à devenir un véritable républicain et à faire croire qu'il l'avait toujours été.

Cette fois, ce n'est plus deux ou trois ans, mais vingt d'avance que Victor Hugo a pris sur l'histoire. Et il a joué la plus belle carte de sa vie. Le voit-on domestiqué dans le Sénat impérial, avec Sainte-Beuve et Mérimée ? Ce ne serait pas seulement piétiner sur place, mais déchoir, pour l'ancien pair de France. Une étape lui aura manqué : celle de ministre. Il la dépasse, et gagne déjà la suivante, la dernière, celle de prophète d'un régime nouveau. C'est la plus audacieuse. Il ne craint pas, pour l'accomplir, d'affronter le sacre douloureux de l'exil. Il tourne ainsi en une gloire méritée le fait d'avoir passé du bonapartisme à la république aussi vite qu'il était allé de Louis-Philippe à Bonaparte. Les idées comptent moins, pour lui, que les réactions de son tempérament devant les accidents qui rencontrent sa vie et que les plaintes lyriques qu'il en tire. Les thèmes socialistes, pacifistes, humanitaires l'inspireront aussi bien que le couronnement de Charles X ou l'évocation de la grande armée. Tout cela, d'ailleurs, n'est-il pas en germe, chez lui et autour de lui, dès le début de sa vie et dès le début de son siècle ? Le siècle y pense et l'oublie tour à tour. Hugo ne laisse pas passer le moment de le manifester. A moins de cinquante ans, il établit sa vie dans le cadre de sa future apothéose.

Je me suis laissé aller à schématiser, et peut-être à symboliser un peu, le déroulement de la vie publique dans la biographie de Victor Hugo. Un autre chapitre non moins important, et non moins bien traité par M. Pierre Audiat, est celui de sa vie privée. On sait qu'il y a peu d'existences amoureuses aussi bien remplies. Avouerai-je qu'elle me touche peu ? A la vérité, je ne crois pas que l'illustre amant de Juliette Drouet, de Mme Biard et de tant d'autres soit très digne que le grave et beau nom de l'amour soit associé au sien. Disons que c'est un homme à femmes, avec l'olympienne magnificence qu'il met en tout. Mais ni sa vie ni son œuvre ne doivent à ce trait de caractère ce qu'elles ont de meilleur.

LE THÉATRE

par YVES GANDON

LA DAMA DUENDE
MARIE STUART

Deux jeunes compagnies, Ars Drama et les Nouveaux Masques, viennent de présenter au théâtre Charles-de-Rochefort des spectacles intéressants, dans le cadre du concours auquel j'ai consacré de précédents articles. Il s'agit, dans les deux cas, de comédiens professionnels qui se sont groupés, non seulement pour se perfectionner dans leur métier, mais encore pour éprouver leur goût personnel en prenant leurs responsabilités. Les uns n'ont pas hésité à monter la pièce d'un jeune auteur, *Marie Stuart*, de M. Jean Loisy, les autres se sont essayés à donner une interprétation originale de *la Dama Duende*, du grand Calderon de la Barca, et leur double entreprise mérite considération.

Le nom de Pedro Calderon de la Barca, le plus illustre du théâtre espagnol au XVIIe siècle, n'est pas inconnu du public parisien. *Le Médecin de son honneur* et *la Vie est un songe* lui furent révélés par Charles Dullin, et il n'est pas mauvais de le rappeler au moment où le généreux animateur du théâtre de l'Atelier risque de perdre la direction du théâtre Sarah-Bernhardt, alors que tant de titres éminents devraient, dans une république athénienne, le promouvoir aux plus hauts emplois de son art. L'œuvre de Calderon est immense : soixante-dix de ces drames religieux qu'on appelait à l'époque *autos*, et cent onze *comédies*. *La Dama Duende* appartient au genre des *comédies*, ce terme embrassant toutes les espèces de drames, avec un mélange de tragique et de comique dénoués par une fin heureuse ou malheureuse. Elle comprend trois « journées » (on se souvient que Paul Claudel a repris cette division dans *le Soulier de satin*), et l'on ne fera pas grief à ses adaptateurs des Nouveaux Masques, MM. Jacques Gabaldo et Daniel Ceccaldi, d'avoir

resserré cette vaste matière : ils s'en sont acquittés avec beaucoup d'intelligence et de goût.

Comment résumer cette intrigue complexe ? Elle évoque ces romans picaresques qui, de *Lazarille de Tormes* au *Don Quichotte,* ont longtemps fait les délices du pays des rois catholiques. Calderon, que ses contemporains avaient surnommé le « poète du ciel », n'y a pas cherché, comme dans *la Vie est un songe,* à opposer l'homme selon la nature à l'homme inspiré par la foi ; il a eu seulement le propos de divertir les spectateurs par une histoire plaisamment contée, où la malice des femmes tient en échec la rusticité masculine ; il s'est trouvé, dans le même temps, brosser un tableau tant soit peu caricatural d'une certaine société de son temps ; il y a prodigué toutes les ressources d'un talent poétique où la préciosité a sa part sans contrarier l'émotion, en sorte que l'on pourrait saluer, dans *la Dama Duende,* un des chefs-d'œuvre du style baroque.

Don Manuel, arrivé à Madrid un soir de fête, avec son valet Cosme, se bat en duel avec un gentilhomme, don Luis, pour délivrer une femme masquée. Or, don Luis est le frère de don Juan, chez qui don Manuel doit être hébergé. L'inconnue masquée est doña Angela, sœur de don Juan et aussi de don Luis. Une porte secrète, pratiquée dans une armoire pleine de verreries, sépare seule l'appartement de don Manuel de celui de la belle. Doña Angela, veuve et sévèrement surveillée par ses frères, en profite pour s'introduire chez don Manuel, en l'absence de celui-ci. Il en résulte un imbroglio que je ne me chargerai pas de débrouiller ici et qui donne sujet à une suite de scènes où le comique n'est pas ménagé, entre la « dame fantôme », la suivante d'icelle, don Manuel, le burlesque Cosme, les frères intraitables sur le point d'honneur, une doña Béatrix convoitée par ceux-ci, etc.

Pour un peu, cette histoire touffue ressortirait aux spectacles de la foire. Ce qui l'en distingue, c'est justement cette poésie infuse dans toute œuvre de Calderon, ces aperçus profonds sur la condition humaine, cette préciosité qui répudie le mauvais goût pour atteindre le style, cette bouffonnerie qui ne confond jamais l'allégresse bon-enfant avec la vulgarité ; tout cela qui, en fait, est spécifiquement espagnol et qu'il s'agit, pour le metteur en scène, de transposer afin de le rendre accessible au spectateur français.

La troupe des Nouveaux Masques a tenu cette gageure avec un bonheur qu'on se plaît à souligner. L'unique décor et les costumes de M. Guy Cherrey sont ingénieux et plaisants à l'œil ; en dépit de moyens limités, le mouvement donné à la pièce est excellent. Les exagérations romantiques du drame ont été traitées avec une pointe de caricature à coup sûr nécessaire. L'interprétation souffre de quelque inégalité. J'ai cependant remarqué la grâce pétulante de Mlle Arlette Beaulieu, l'entrain contagieux de M. André Gille. Voilà deux comédiens qui promettent et une jeune troupe fort sympathique.

La compagnie Ars Drama courut un plus grand risque en montant la *Marie Stuart,* de M. Jean Loisy. Non pas que cette pièce soit sans qualité. C'est au contraire sa qualité même qui rendait sa réalisation scénique plus ardue. M. Jean Loisy n'a pas craint de respecter la règle des trois unités. Il s'est refusé à peu près toute espèce de pittoresque extérieur et le drame se passe uniquement dans les cœurs. Marie Stuart, éprise de lord Bothwell, voit revenir dans son château d'Edimbourg son mari Darnley, roi d'Ecosse, pour qui elle éprouve une aversion profonde. Il voudrait reprendre avec elle la vie commune, et la reine découvre, non sans surprise, qu'il n'est plus le même, que ses malheurs l'ont mûri. Mais c'est trop tard. Elle laissera Bothwell commettre l'attentat qui la rendra veuve, bien qu'au dernier moment lady Bothwell lui ait ouvert les yeux sur l'ambition de son amant, plus intéressé par le trône que par la femme.

SERGE LHORÉA ET GENEVIÈVE RHUIS, DE LA COMPAGNIE ARS DRAMA, DANS « MARIE STUART », DE M. JEAN LOISY. Phot. Bernand.

Les cinq actes de la pièce sont écrits dans une langue ferme et sobre. Plusieurs scènes, notamment dans les entretiens de Marie Stuart avec l'archevêque d'Edimbourg, se haussent à une vraie grandeur. Sans doute la couleur d'ensemble reste-t-elle un peu sévère, monochrome, et le développement, statique. On souhaiterait parfois moins d'éloquence et plus de cris du cœur, moins de considérations générales et plus de simple humanité. Mais la nature de ces critiques indique assez que l'auteur a visé haut et que, si son dessein n'a été que partiellement réalisé, du moins l'a-t-il poursuivi avec une valable rigueur.

Je ne dirai pas qu'il a été desservi, à proprement parler, par son interprétation. Mme Geneviève Rhuis (Marie Stuart), M. Jean Deschamps (lord Bothwell) et surtout M. Pierre Risch (l'archevêque d'Edimbourg) ont tenu leur rôle respectif avec beaucoup de conscience et de conviction. Mais il eût fallu, pour faire valoir un texte d'un tour à la fois oratoire et austère, ou bien des artistes rompus à leur métier, ou ce qu'on appelle des « natures ». Ce n'était pas tout à fait le cas de l'estimable compagnie Ars Drama, dont l'effort ne mérite pas moins d'être salué et encouragé.

LE CINÉMA

par DENIS MARION

LA BATAILLE DE L'EAU LOURDE

L'ART de l'écran est dominé par deux tendances diamétralement contradictoires et également fécondes. Il est capable de montrer ce que l'œil humain n'a jamais pu et ne pourra jamais voir : le ralenti, l'accéléré, le mouvement en sens inverse, le dédoublement d'un même être, la surimpression, etc. Il est également capable d'enregistrer ce qui a authentiquement eu lieu, soit que l'opérateur avec sa camera se soit trouvé sur place à point nommé (actualités et documentaires), soit qu'après coup, dans le véritable décor, les protagonistes reproduisent les gestes qu'ils ont réellement faits autrefois.

Cette seconde possibilité a été principalement illustrée par le Canadien Robert Flaherty. Le décor et les protagonistes sont conservés (et non remplacés par des décors de studio et des interprètes professionnels, comme dans les films ordinaires) et sont utilisés à loisir avec toutes les facilités de répétitions et de corrections qui ne se présentent jamais dans la vie même. En ce qui concerne le décor, les difficultés sont exclusivement d'ordre technique : il est plus compliqué d'éclairer un atelier d'usine, une forêt ou un bateau véritables que leur imitation en studio, et il est plus compliqué d'y promener un micro ou d'y installer les rails d'un travelling. Les acteurs posent un problème entièrement différent et beaucoup plus ardu. L'être humain qui n'a pas l'expérience de la comédie est paralysé par la camera et plus encore par le micro. Il n'arrive pas à refaire au commandement le geste le plus simple, ni à prononcer sur un ton naturel la parole la plus banale. Quant à se livrer à une mimique ou à articuler une tirade, autant lui demander de soulever 200 kilos à bras tendus ou de résoudre une équation du cinquième degré. Néanmoins, il est relativement facile d'arriver à familiariser le profane avec l'appareil de prise de vues au point qu'il en arrive à oublier la présence de celui-ci et qu'il répète sans être gêné devant lui des paroles et des gestes familiers.

Cette formule a procuré les films admirables de Robert Flaherty : *Nanouk, Moana, Man of Aran,* de Jean Epstein : *Finis Terræ* et *l'Or des mers,* et a inspiré l'école documentariste anglaise. Elle semblait pourtant ne pas pouvoir lutter auprès du public ordinaire contre l'attraction des vedettes et des scénarios romancés. Or, depuis la guerre, elle a conquis d'un seul coup une place très importante. Sans doute, le sentiment que les événements militaires avaient en eux-mêmes une valeur émouvante qui ne pouvait qu'être gâtée par l'adjonction d'un élément romanesque ou fictif y entrait pour beaucoup. Il justifiait *la Victoire du désert* (anglais), *Memphis belge* (américain) et bien d'autres. Mais il n'a pas tardé à s'étendre à des sujets plus complexes et, en se modifiant quelque peu, la formule a donné lieu à de nouvelles applications. A cet égard, dès 1938 (bien que le film ne dût être projeté qu'en 1945), André Malraux avait fait figure de précurseur. Sans doute, contrairement à ce qu'on a répété, la plupart des acteurs d'*Espoir* étaient des professionnels, d'ailleurs très médiocres jusqu'alors. Mais le réalisateur avait réussi à les diriger de telle sorte que leur comportement naturel d'Espagnols plongés dans une guerre civile éclipsait leur métier. Par ailleurs, l'exactitude scrupuleuse de la reconstitution de scènes qu'il connaissait bien pour les avoir vécues lui-même, l'authenticité des décors et de l'atmosphère achevaient de donner à son film la valeur d'un document, par delà son mérite d'œuvre d'art.

De son côté, un metteur en scène d'origine autrichienne, Léopold Lindtberg, tournait en Suisse *la Dernière Chance* selon des principes très voisins. Il recourait parfois lui aussi à des comédiens, mais il ne

redoutait pas de demander à un prisonnier anglais ou à un réfugié juif de tenir des rôles importants, voisins de ceux qu'ils avaient vécus. Après la libération, les Italiens, pour des raisons accidentelles, recoururent de temps à autre au même procédé.

Or, il se tourne actuellement un film franco-norvégien, *la Bataille de l'eau lourde,* qui fera date dans l'évolution de cette tendance et dont l'histoire mérite à cet égard d'être racontée. Les 13 et 20 avril 1946, Jean Marin publiait dans *France-Illustration,* sous le titre : *Pourquoi l'Allemagne n'a pu fabriquer sa bombe atomique,* le récit d'un des plus passionnants épisodes de la guerre secrète : comment le stock d'eau lourde de l'usine norvégienne de Rjukan fut acheté par la France en mars 1940 et soustrait aux Allemands, puis comment la production d'eau lourde de la même usine, sous l'occupation, fut détruite en 1943 en deux opérations de sabotage. Un producteur qui lut cet article comprit qu'il y avait là un scénario tout écrit et qui se suffisait à lui-même. Il partit aussitôt pour la Norvège se mettre en rapport avec les hommes qui avaient exécuté cette dangereuse mission et qui, par miracle, avaient survécu. Là, il apprit un fait qu'il ignorait et qui était significatif. Cette saga de l'eau lourde était devenue légendaire dans le pays où elle s'était déroulée. La plupart des protagonistes réels, conscients de la grandeur de leurs exploits, et témoignant d'une intelligence avertie de leurs capacités, accordèrent leur concours, sur l'assurance que le scénario ne modifierait en rien les événements réels.

C'est ainsi que Jean Dréville se rendit avec son équipe de techniciens dans les montagnes du Telemark, à l'endroit même où l'usine hydro-électrique continue toujours à décomposer l'eau d'un lac pour en extraire l'hydrogène qui permet de fixer l'azote nécessaire à la fabrication des engrais et, ce faisant, obtient comme sous-produit l'eau lourde, c'est-à-dire l'eau où l'atome d'hydrogène contient un neutron en plus du proton et de l'électron habituels. (Rappelons trois faits qui expliqueront pourquoi l'usine de Rjukan présentait un intérêt exceptionnel pour la fabrication de la bombe atomique : 1° l'eau lourde est un des deux ralentisseurs connus qui permettent de freiner la réaction en chaîne produite par la fission de l'atome d'uranium, c'est-à-dire d'utiliser pratiquement l'énergie gigantesque dégagée par celle-ci ; 2° sa production en quantité industrielle est extraordinairement compliquée et longue (un an et demi) ; 3° pour aller vite en besogne, Allemands et Alliés ne pouvaient se permettre de construire de nouvelles usines. Les premiers se contentèrent de celle de Rjukan, les seconds préférèrent utiliser le second ralentisseur, le graphite.)

Le metteur en scène fit alors reproduire par les saboteurs norvégiens les actes qu'ils avaient accomplis sur les lieux mêmes où ils s'étaient produits. D'une part se trouvaient les quatre membres du groupe « Hirondelle », parachutés le 15 octobre 1942 dans les montagnes et qui avaient passé tout l'hiver à recueillir les renseignements indispensables sur la manière dont les installations étaient gardées par les nazis. Jens Anton Paulsson, officier de carrière sorti de l'Académie militaire d'Oslo, avait vingt-cinq ans alors. Klaus Helberg, lui, était avant la guerre directeur d'une agence de tourisme ; skieur de grande classe, un jour où il fut poursuivi par une patrouille allemande il ne dut qu'à sa virtuosité de s'en tirer sain et sauf. Arne Kjelstrup, plombier de son métier, était sergent dans les forces norvégiennes libres. (Seul leur quatrième compagnon, le radio Knut Haugland, fut remplacé par un acteur.) De même, dans le deuxième groupe de saboteurs, Knut Haukelid, qui posa dans le ferry-boat la bombe à retardement qui fit couler celui-ci avec sa cargaison d'eau lourde, tint son rôle dans le film. Ce fermier, qui élève des troupeaux de rennes, possède un physique qui rappelle quelque peu celui de Fernandel.

Jean Dréville eut du fil à retordre avec ces amateurs. Ils ne lui permirent pas de s'écarter le moins du monde de leurs souvenirs. Il lui fallut plier la caméra à leurs exigences, respecter le plus infime détail, la place d'un objet, la vérité d'un geste. Quand ils gravissaient à skis les pentes neigeuses, ils se tenaient à la file indienne, chacun à tour de rôle occupant la première place, la plus dure : ils refusèrent de marcher côte à côte pour être photographiés dans le même champ. En fin de compte, ces contraintes se révélèrent singulièrement enrichissantes.

Les extérieurs sont terminés, les intérieurs vont être reconstitués en studio, toujours selon les mêmes principes. Les Norvégiens parleront leur langue et n'échangeront que les courtes phrases des hommes plongés dans le vif de l'action. Les officiers qui dirigèrent de Londres les opérations parleront anglais. M. Raoul Dautry, ministre de l'Armement à l'époque, et le professeur Joliot-Curie, ainsi que leur mystérieux émissaire, parleront français. Ils compléteront ainsi, d'une manière originale, la distribution de ce film extraordinaire. Ce n'est pas tous les jours que l'on voit un prix Nobel et un ancien ministre répéter sous le feu des sunlights, au commandement de la claquette. On sera moins surpris d'apprendre qu'ils réagissent exactement comme les Norvégiens qui formèrent l'autre maillon de la chaîne. Eux aussi entendent ne pas altérer la vérité historique et se montrent pointilleux à l'extrême sur les mots exacts qu'ils ont prononcés, sur la place précise qu'ils occupaient dans tel bureau, à telle heure, à tel jour. Mais ils ne s'étonnent pas de l'apparent désordre dans lequel sont tournées les scènes pour satisfaire aux exigences du studio. N'ont-ils pas déjà été, une fois dans leur vie, les morceaux d'un puzzle, impuissants et dépourvus de signification tant qu'ils étaient réduits à eux-mêmes, dont l'énorme importance et la singulière efficacité n'ont apparu que bien des années plus tard, quand la lueur apocalyptique de la bombe atomique a réuni pour la première fois les fragments épars ?

Ainsi, la coopération alliée, qui brisa entre les mains de l'Allemagne l'instrument qui lui aurait permis de construire, la première, la plus dangereuse des armes secrètes, s'affirmera sur l'écran comme elle s'est affirmée dans l'histoire.

DE HAUT EN BAS : LE SOUS-LIEUTENANT JENS ANTON PAULSONN, CHEF DU GROUPE, COMPLÈTEMENT ISOLÉ, QU'IL A DIRIGÉ PENDANT QUATRE MOIS DANS LES MONTAGNES AU COURS DU PLUS DUR HIVER NORVÉGIEN.

LE SKIEUR KLAUS HELBERG ET LE SERGENT ARNE KJELSTRUP, PLOMBIER, QUI ACCOMPLIRENT DES MISSIONS DE SABOTAGE.

KNUT HAUKELID AVEC SON CHIEN. CE PATRIOTE NORVÉGIEN PLAÇA A BORD DU FERRY-BOAT QUI TRANSPORTAIT LES 10.000 LITRES D'EAU LOURDE, LA BOMBE A RETARDEMENT DONT L'ÉCLATEMENT PROVOQUA LE NAUFRAGE AU MILIEU DU LAC TINNSJÏ, LE 20 FÉVRIER 1944.

CAPELINES CHARLOTTES COROLLES ETC...

A CHAQUE présentation nouvelle, nous voyons sortir du salon des couturiers un acheteur étranger fumant un gros cigare et déclarant « qu'il n'y a rien de neuf » dans les collections.

Cette fois, s'ils ont prononcé leur phrase fatidique, les acheteurs étrangers ont eu tort, car tout est neuf dans les collections, tout est neuf, ligne, coloris, tissus... y compris les ténors... En effet, un nouveau couturier a fait une apparition sensationnelle sur l'avenue Montaigne. On attendait beaucoup de lui, et l'on avait raison. Pendant de longues semaines, on n'a parlé que de la « ligne en 8 » ou de la ligne « corolle » que lançait Christian Dior. Pour ma part, j'avoue (et les collections d'entre-saison m'ont prouvé que je n'avais pas tort), pour ma part, dis-je, je crois plutôt à la corolle qu'à la ligne en 8. Qu'est-ce donc que cette fameuse ligne en 8 ? Epaules rondes, hanches tout à fait arrondies par un léger drapé très discret, taille très mince... Voilà toute l'explication. Et la corolle ? Celle-ci parle d'elle-même. Les corsages sont plats et serrés, la jupe est large à partir des hanches, qui restent bien ajustées. Cette ampleur est d'ailleurs presque toujours obtenue par des plis plats ou creux adaptés à l'empiècement.

Grande capeline très légère de Le Monnier, faite de bandes de crin vert cristal travaillées et tressées, d'une transparence ravissante. — En bas : *le plus récent ensemble de plage de Schiaparelli. Jupe très large et slip en toile bleu et blanc. Veste à basque évasée et boutonnée derrière en toile unie du même bleu.*

Un des plus nouveaux des ensembles de plein été, bien que d'inspiration romantique très Murger et cavalcade à ânes, cet ensemble si jeune de Bruyère en tissu de coton fin imprimé turquoise et blanc. Le coton nous est enfin revenu. La capote, formant bonnet à l'ancienne, est en même tissu.

L'immense chapeau de Le Monnier, un des plus beaux de sa dernière collection, en velours et dentelle noirs, orné de deux grandes roses thé, complète « Colette », la vaporeuse robe de tulle noir de Christian Dior, dont le corsage, aussi en tulle noir à pois, mais sur transparent blanc, est très serré à la taille, dans une large ceinture vert très vif.

« Long-Courrier », de Jacques Heim, de composition si personnelle, se détachera en lignes géométriques devant la mer. Le bonnet assorti est en même toile blanche et marron.

Trois images de la mode d'été

AMAIGRISSEMENT
par bains-massages iodés. Traitement spécial de la **cellulite.**
SOINS ESTHÉTIQUES
du **visage,** des **mains** et des **cheveux.**
ÉPILATION DÉFINITIVE
par nouveau procédé.
DÉFECTUOSITÉS
rides, couperose, acné, verrues, nævi, varicosités. Traitement des **seins.**
(sous contrôle médical)
INSTITUT J. GATINEAU
116, bd Haussmann (St-Aug.) Lab. 00-95

NICOLE FRANCE
LINGERIES ET BLOUSES
31, Avenue Matignon
PARIS - 8e
BALZAC 44-10

Erismann
TRICOTS DE LUXE
VILLE - PLAGE
SPORT
13, BOUL. MALESHERBES
PARIS
PUYRELIE - I

CLINIQUE D'ESTHÉTIQUE
2, rue Pasquier - Paris
56, rue Gioffredo - Nice

ÉPILATION
garantie sans repousse par nouveau procédé indolore. **OPÉRATIONS PLASTIQUES :** Seins, rides, oreilles, nez. **PEAU :** Couperose, acné, séborrhée. **MASSAGE** local et gén. **BRUNISSAGE RAPIDE.** **COURS DU SOIR.** Soins de beauté. Rens. grat. ANJ. 39-26 - Métro : Madeleine.

Plus d'ongles cassés
grâce à
VITALONG
"LA SÈVE DE L'ONGLE"
SOUVERAIN CONTRE LE DÉDOUBLEMENT DE L'ONGLE
Demander notice I LABORATOIRE VITALONG
217, FAUB. St HONORÉ - PARIS - 8e

POUR VOTRE BEAUTÉ...
UNE NOUVELLE ADRESSE :
43, av. Pierre Ier-de-Serbie, PARIS (8e), la Société d'HYGIÈNE DERMATOLOGIQUE DE VICHY vient d'ouvrir un centre de Dermatologie et d'Entérologie où les soins esthétiques les plus modernes et les plus efficaces sont mis à la disposition des femmes soucieuses de leur beauté.
Et, comme il n'est pas de peau saine, ni de teint clair, sans un parfait état intestinal, ce centre comporte également un service d'ASPIROCLYSE.
L'ASPIROCLYSE réalise une parfaite rééducation de l'intestin par un véritable massage interne et permet d'obtenir, à coup sûr, cet équilibre général sans lequel il n'est pas de vraie beauté.
Enfin, indispensable complément, fonctionne à cette même adresse un service de traitements dermatologiques sous direction médicale.

FOURRURES WEIL
SERVICE DE GARDE
ULTRA - MODERNE
4, RUE SAINTE-ANNE - PARIS
(ANGLE AVENUE DE L'OPÉRA)
Téléphone : Richelieu 72-60

VOS CHEVEUX
ÉTERNELLE PARURE
seront magnifiques grâce au traitement scientifique de Jean d'Athène, qui arrête la chute des cheveux, supprime les pellicules, active la repousse, redonne souplesse, éclat, vigueur et beauté.
Analyse et examen gratuits.
Traitement à l'Institut ou chez soi.
INSTITUT JEAN D'ATHÈNE
112 bis, boul. Malesherbes - PARIS
(Car. 34-49)

Crème "Pencillia"
CRÈME DE BEAUTÉ BIOGÉNÉTIQUE ADOUCISSANTE, ANTI-RIDES
Cette crème est préparée avec de l'extrait de champignons mucédinées.
Après de nombreuses expériences et des recherches minutieuses et approfondies, nous avons constaté les faits suivants :
Une peau traitée avec la crème **PENCILLIA** présente toujours un aspect jeune et frais et un éclat incomparable.
Les petits inconvénients, tels que rougeurs de la peau, points noirs, pores dilatés, disparaissent rapidement et ne se forment jamais sur une peau traitée avec la crème **PENCILLIA.**
Cette crème assainit et purifie l'épiderme en détruisant tous les microbes susceptibles d'amener, par leur développement, le vieillissement prématuré et la formation des rides précoces.
Claire Vallier
PRODUITS DE BEAUTÉ
2, rue de Vienne, PARIS - LAB. 79-80.

Jane
BOTTIER
1, Rue de Castellane, PARIS-VIIIe - Tél. : Anjou 74-25

EAU DE COLOGNE
"à travers bois..."

EAU DE COLOGNE
"vivifiante"
CONDENSE EN ELLE TOUS LES PARFUMS FRAIS ET TONIQUES DE LA FORET
PLASSARD
PARIS
Parfumeurs depuis 1815

« Nuit d'été », robe du soir de Jean Patou en mousseline de soie rose imprimée bleu et ceinture de faille bleue.

Pierre Benoit. — *« Les Algues », ensemble 4 pièces (soutien-gorge, slip, jupe et boléro) bleu marine et blanc.*

GANTS DELREY
47 Rue du Four, 6e
24, Rue Saint-Ferdinand, 17e
GANTS - SACS - BAS
UN CHOIX D'AVANT GUERRE
DES PRIX HOMOLOGUÉS

Facile à porter, cette mode est charmante. Elle s'adapte aussi bien aux manteaux qui sont plissés en arrière sur une martingale qu'aux robes de jour en surah pointillé ou qu'aux robes du soir en mousseline tigrée. Car les coloris sont exquis : peut-on trouver plus estival et plus discret à la fois qu'une robe sable dont la ceinture est en daim biscotte ?

Les tailleurs ont des vestes courtes et des jupes longues. On semble avoir transporté sur les genoux ce que l'on a pris aux hanches et beaucoup de vestes sont plissées sur une ceinture. L'ensemble y gagne une petite allure dégagée que complète l'emploi du « pied-de-poule » marron et blanc que l'on verra partout. Puisque nous parlons des lignes, signalons aussi la ligne fuseau, chère à Worth, qui l'accompagne de tuniques évasées, ce qui, après tout, ressemble aussi à la corolle.

PLEIN ÉTÉ

Mais nous serons bientôt en plein été, si bien qu'il convient de signaler le triomphe de « King Cotton », le Roi

« Illusion », grande charlotte souple en crin et tulle blond de Jeanne Blanchot, est d'une esquise légèreté et si seyante sous le grand soleil.

Coton, comme on dit dans le Sud de l'Amérique du Nord... Les cotonnades et les toiles à fleurs ou à dessins très vifs feront de charmantes robes du soir : qu'elles soient drapées à la bohémienne comme chez Jacques Heim, perlées de strass comme chez Christian Dior ou brodées comme chez Pierre Balmain. On en fera aussi d'agréables petites vestes droites, détail pratique qu'il est bon de ne pas oublier et qui transformera complètement une tenue estivale. Parfois encore cette cotonnade fait de longs vêtements inégaux d'un côté.

Mais c'est pour le soir que le succès des tissus d'été s'affirme, principalement à la plage ou au casino. Il est courant de voir une charmante petite tenue de plage changer son short contre une jupe longue bordée de velours et adaptée à la taille par une haute ceinture. Et l'on verra aussi beaucoup de ces robes en cotonnade bigarrée, très larges du bas, très serrées à la poitrine, comme Maggy Rouff sait les faire.

On a cru longtemps au succès de la gaine étroite, mais il est certain que les femmes aiment avant tout les grandes robes larges qui les mettent en valeur. Bruyère en a fait de ravissantes dont le corsage brodé en matelassé suit de très près les lignes du corps et qui donnent à la marche une grâce parfaite. Il a pris pour thème de décoration la rose, dont Paris a voulu célébrer la fête et qui symbolise si bien l'élégance de notre ville ressuscitée.

Des roses aussi sur les grandes capelines de Le Monnier, car les grands chapeaux sont en honneur. Que de vastes canotiers en toile rose ou framboise, en paille dentelle jaune d'or... A vrai dire, on les voit surtout dans les grandes cérémonies, et la modiste en vogue que je félicitais de son succès m'a dit avec sa verve coutumière :

« Les grands chapeaux ? Ne m'en parlez plus... Les femmes en mettent ? Oui, mais elles ne les achètent pas, il faut les leur prêter... »

M A R T I N E R É N I E R

De Madeleine Serru, *qui devient* Jeanne Constant, *« Palm-Beach », 3 pièces vert franc lumineux, rouge et blanc.*

Maggy Rouff
COUTURE - FOURRURES
136, avenue des Champs-Élysées
PARIS

JACQUES FATH
COUTURE
PARFUMS
39, AVENUE PIERRE Ier-DE-SERBIE
- PARIS -

Bruyère
22, PLACE VENDOME - PARIS

L'ÉTÉ
comme
L'HIVER
ANDRÉ
LEDOUX
crée
la tenue idéale
pour les sports
6, Place de la Madeleine - Opé. 22-20

STAD
HUILE A BRONZER

BRUNIT avec soleil sans soleil
LISETTE PARIENTE
CONCORDE - PARIS

JOSEPH CASALE
BOTTIER
54, FAUBOURG-SAINT-HONORÉ
PARIS-8e ANJOU 26-49

Phot. *France-Illustration*, Scaïoni, Seeberger.

JUL 15 1947

SOUVENIRS HISTORIQUES

Les souvenirs historiques sont assez fréquents à l'Hôtel Drouot. En décembre 1943, on vendit 400 francs un verre à boire gravé, qui avait servi à Marie-Antoinette. En mars 1942, des tasses en porcelaine de Sèvres, qui avaient appartenu à Mme de Pompadour, varièrent entre 9.500 francs et 37.000 francs l'une, avec soucoupe. En mars dernier, dans la vente Andrieux, un livre (*Histoire du Stadhouderat*, par l'abbé Raynal) qui avait fait partie de la bibliothèque et était marqué de l'écriture de la célèbre favorite de Louis XV, également, fit 48.000 francs dans une reliure à ses armes.

Mais c'est Napoléon Ier et les siens qui ont laissé le plus de traces dans ces reliques

Dessus d'une boîte offerte à Napoléon Ier par l'impératrice Marie-Louise, et représentant le roi de Rome à l'âge de cinq mois, par J.-B. Isabey. Adjugé 197.000 francs par Me J.-P. Bezançon.

que l'on conserve précieusement dans les familles. Il y a six ans, un gilet blanc que l'Empereur portait à Sainte-Hélène fut adjugé 52.000 francs. En février dernier, une mèche de cheveux de l'Impératrice Joséphine, qui accompagnait son portrait gravé par J.-B. Isabey, ne dépassa pas 1.200 francs. On ne compte plus les mèches de cheveux de l'Empereur qui ont été recueillies à Sainte-Hélène par ses fidèles et qui ont été enchâssées dans des bijoux.

La vente de souvenirs napoléoniens, dirigée il y a quelques jours par M. J.-P. Bezançon, avec MM. Le Saché et Schidlof, contenait un de ces bijoux qui a fait 26.000 francs : c'était un bracelet rigide, en or, orné de trois pierres dans une jetée de branches d'olivier, avec ces mots gravés : « Honneur et Patrie » ; il contenait des cheveux de Napoléon, qui l'aurait offert à Marie-Louise, mais les pierres avaient été substituées.

Un autre souvenir, qui avait été offert à l'Empereur par Marie-Louise pour l'anniversaire de la naissance de leur fils, le roi de Rome, alors âgé de cinq mois (c'était en 1811), a réalisé une enchère beaucoup plus élevée (197.000 francs), soit 245.000 francs avec les frais, car il était d'une qualité exceptionnelle. C'était une petite boîte en écaille brune, doublée or, avec cercle octogonal en or émaillé encadrant une miniature de Jean-Baptiste Isabey, et qui représentait l'enfant dans son berceau.

Deux autres miniatures d'Isabey, *Marie-Louise en robe rouge portant un collier de perles*, et *Napoléon Ier empereur*, toutes deux sur ivoire, dans une monture d'époque, en or, ont fait 40.500 francs et 40.000 francs.

AVIS FINANCIERS

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

La situation au 31 mars se totalise à 108 milliards 239 millions, en augmentation de 4 milliards 187 millions par rapport au 28 février.

En contre-partie de l'accroissement de 3.880 millions des comptes de dépôt, les disponibilités en caisse et en banque ainsi que le portefeuille effets ont augmenté respectivement de 1.732 millions et de 3.954 millions, cependant que les comptes courants débiteurs diminuaient de 785 millions.

B. N. C. I.

Le compte profits et pertes arrêté au 31 décembre 1946 fait ressortir, défalcation faite des frais généraux, amortissements, provisions pour risques quelconques et autres charges, un produit net de frs 42.155.846,45 contre frs 8.920.820,91 au 31 décembre 1945.

Ce résultat s'entend avant la répartition légale aux parts bénéficiaires, qui absorbera une somme de frs 41.747.287,14.

Cet arrêté sera définitif après son approbation par la Commission de contrôle des banques à laquelle sont dévolus, en vertu de la loi du 2 décembre 1945, les pouvoirs des assemblées générales d'actionnaires.

PETITES CHRONIQUES

COURRIER THÉATRAL

La pièce d'Antoine Bibesco, dont les représentations ont été interrompues par la maladie de l'interprète principale, sera reprise à l'automne, après qu'elle aura été jouée dans une tournée en Proche-Orient.

BIBLIOGRAPHIE

Un nouveau Stendhal

Imaginons un familier de Stendhal vivant dans l'intimité confiante du maître, dont il aurait ainsi pu suivre au jour le jour l'évolution de la pensée et les progrès de la technique. Supposons que ce témoin attentif ait fidèlement noté ses observations, qu'il les ait commentées avec la sensibilité la plus pénétrante, que ce travail lucide et passionné, égaré près d'un siècle sous la poussière d'un carton, vienne enfin d'être découvert : toutes les qualités d'un document aussi sensationnel sont précisément réunies dans une œuvre magistrale parue récemment sous le titre : *Stendhal, romancier* (la Table ronde). Son auteur, M. Maurice Bardèche, avait déjà donné l'an dernier un ouvrage sur Balzac qui révélait des mérites évidents. Ce qui frappe, dans le nouveau volume de M. Bardèche, c'est, tout ensemble, la profondeur de son analyse, son étonnante connaissance du sujet et son amour pour Stendhal, dont il souligne avec vigueur le thème central du refus devant la bassesse et l'injustice d'une société méprisable. Ajoutons que cette étude du maître du roman moderne, remarquablement écrite, se lit avec le plus vif agrément; de sorte que les fervents du *Rouge et le Noir*, de *la Chartreuse de Parme* et de *Lucien Leuwen*, aussi bien que les lecteurs moins initiés, trouveront dans le *Stendhal* de M. Bardèche les attraits exceptionnels d'une œuvre d'histoire et de critique littéraire hors série.

La Russie soviétique

La Russie soviétique continue à faire l'objet d'une abondante littérature. Jean Bruhat dans *Présentation de l'U. R. S. S.* (Edit. Voutrain), et Grégoire Alexinski, dans *la Russie soviétique* (Armand Colin), nous dépeignent ce pays, qui n'est pas comme les autres et qui naquit, en 1921, sous sa forme actuelle. Staline a fait de l'Union soviétique « le pays du plan » ; il a créé le collectivisme et redonné à la Russie une foi patriotique. Après avoir signé un pacte d'abord avec le Reich, puis lutté contre lui avec acharnement en 1942, on peut se demander quelle sera demain son attitude en face de cette même Allemagne. Un proche avenir nous le dira.

Staline a fait une grande Russie, mais, hélas ! sans trop regarder aux moyens. A ce point de vue, l'ouvrage de V. Kravchenko, *J'ai choisi la liberté* (Self), est d'un exceptionnel intérêt. L'auteur, très haut fonctionnaire soviétique, a réussi à fuir alors qu'il se trouvait en Amérique. Il décrit, en des pages poignantes, le régime de terreur instauré par le G. P. U., la misère effrayante des campagnes, la saleté des usines. Il lance un cri d'alarme au monde, afin qu'il ne reste pas « indéfiniment aveugle et sourd au martyre d'une partie considérable de l'humanité, occupant un sixième de la surface du globe ». Il faut réserver dans sa bibliothèque une place de choix à ce livre.

L'Allemagne a-t-elle perdu la guerre ?

« L'Allemagne se relèvera-t-elle avant la France et les nations d'Europe qui ont souffert de l'invasion hitlérienne ? » Telle est la question que se pose Georges Soria dans *l'Allemagne a-t-elle perdu la guerre ?* (Bibliothèque française), et que se posent, avec lui, tous les Français. Le sort de la paix se joue de nouveau dans ce pays voisin qui, malgré ses ruines, a conservé les trois quarts de son potentiel industriel. On lira avec grand intérêt ce qui concerne la Ruhr et la Sarre, le « chantage du charbon », les délices de Baden, le rattachement économique, l'épuration qui n'a pas été faite. Dans les autres zones, dénazification et démocratisation ne sont pas plus avancées, sauf, si l'on en croit Georges Soria, dans la zone sous contrôle russe.

Charles le Téméraire

Bien présenté, selon les traditions de la maison Hachette, l'ouvrage de Marcel Brion sur *Charles le Téméraire, grand duc d'Occident*, est, aussi, plein d'intérêt. Issu d'une dynastie de ducs « généreux et terribles, fastueux et intrigants, sauvages et délicats », le Téméraire demeurera dans l'histoire comme l'ennemi le plus acharné de Louis XI, le champion de la maison de Bourgogne contre celle de France. Certes, en face du roi, avare, sournois et peureux, la figure du duc est autrement intéressante. Seul contre tous, il finira par mourir aux portes de Nancy, sous les coups du duc René de Lorraine et dans des conditions assez mal définies. C'était un homme de génie qui disparaissait dans une auréole de légende.

H. de M.

Histoire de la IXe Armée

En quelques jours, la France fut vaincue militairement, en mai 1940, et les circonstances dans lesquelles se sont produits de tels événements sont demeurés jusqu'à présent assez mal connues du public. C'est donc tout l'intérêt du livre publié chez Arthaud par le général d'armée A. Doumenc : *Histoire de la IXe Armée*. C'est, en effet, la IXe Armée qui reçut le choc principal de l'ennemi, choc sous lequel elle devait céder.

Jour par jour, presque heure par heure, le général Doumenc nous fait revivre les péripéties des trois jours de bataille sur la Meuse, sans cependant négliger de nous donner une vue d'ensemble de la situation et des répercussions que les événements rapportés ont eu sur l'ensemble des opérations. Particulièrement suggestif est le récit de l'engagement de notre 1re Division cuirassée, submergée par un nombre bien supérieur de chars ennemis et privée de son ravitaillement en essence. C'est un livre qui, sans viser à être définitif, se présente cependant comme un des premiers vrais livres d'histoire sur la campagne 1939-1940.

COMPAGNIE BRÉSILIENNE DE NAVIGATION AÉRIENNE

Le 29 avril 1946, la Panair do Brasil a inauguré son service transatlantique à destination de l'Europe en disposant d'une flotte composée des quadrimoteurs les plus modernes et les plus rapides.

A présent, la Panair do Brasil assure trois services hebdomadaires sur l'Europe, respectivement à destination de Paris, de Londres et de Rome. Tous ces services indifféremment, dans les deux sens, font escale à Recife (Brésil), Dakar et Lisbonne.

La Panair do Brasil vient d'effectuer un nouveau pas en avant dans l'exécution de son programme, en adjoignant un autre tronçon de ligne à son réseau déjà étendu de routes transatlantiques : le 6 juin a été inaugurée la ligne du Caire, par prolongation du service Rio-Rome, constituant ainsi une autre route régulière qui relie, directement et pour la première fois, par une voie moderne et rapide, le Brésil et les autres pays de l'Amérique latine aux différents Etats du Moyen-Orient.

A l'issue de cette première année d'exploitation de son service transatlantique, la Compagnie communique les chiffres suivants, qui illustrent d'une façon concrète, et mieux que des mots ne peuvent le faire, les résultats qui ont été acquis au cours de cette période :

Total des trois parcours transatlantiques : 29.596 kilomètres.

Total des traversées transatlantiques effectuées : 229.

Parcours total effectué : 2.323.356 kilomètres.

Ont été transportés : 11.765 passagers ; 319.612 kilos de bagages; 130.818 kilos de fret; 13.664 kilos de courrier.

Ces chiffres résument de façon éloquente l'activité de la Compagnie sur ses lignes transatlantiques au cours de cette première année.

LE CINQUIÈME NUMÉRO DE

France
ILLUSTRATION
LITTÉRAIRE ET THÉATRALE

PARAITRA LE **15 JUILLET**

Sommaire :

LE CENTRE DE GRAVITÉ DE PARIS
Chronique d'Alexandre ARNOUX, de l'Académie Goncourt

LE JARDIN DE L'OCCIDENT
Nouvelle inédite de René JOUGLET

L'IMMACULÉE
Pièce en quatre actes de Philippe HÉRIAT

GALERIE

"COULEUR DU TEMPS", 9, rue Arsène-Houssaye, MARQUET, GERNEZ, LAPRADE, CERIA, H. de WAROQUIER, WLERICK,

LES VENTES

HOTEL DROUOT

OBJETS D'ART DU XVIIIe S. TABLEAUX ANCIENS appartenant à M. de M. F. et divers. Salles 7 et 8. Expo. 25, vente 26 et 27 juin. — Me Etienne ADER; MM. Catroux. Max-Kann. Damidot et Lacoste.

Anglais Espagnol Allemand Russe

en un "*temps record...*"

Vous parlerez la langue de votre choix en très peu de temps avec un accent impeccable « comme si vous aviez vécu dans le pays même ». Vous n'y croyez pas ? Alors renseignez-vous sur la méthode Linguaphone et vous serez émerveillé. Cette méthode transforme l'étude en une véritable distraction. Du reste, vous pouvez faire un essai gratuit, chez vous, pendant une semaine.

Une nouvelle brochure vient d'être éditée ; elle explique combien il est facile d'apprendre une langue par Linguaphone.

Écrivez sans tarder, cette brochure vous sera envoyée gratuitement et franco. Vous y trouverez une documentation complète sur cette excellente méthode. Elle vous dira comment vous pouvez faire cet essai gratuit, chez vous, sans aucun engagement. Stipulez la langue qui vous intéresse.

LINGUAPHONE
(Dépt. A 75) - 12, rue Lincoln, PARIS (VIII^e)

Monsieur le Directeur,

Veuillez m'envoyer gratuitement et sans engagement votre brochure de renseignements et les conditions d'essai gratuit.

NOM .....

ADRESSE .....

Écrivez-nous avec détails : langue qui vous intéresse, but poursuivi ; nous répondrons à vos questions.

PERMO

Traitement Général des EAUX

Ets PHILLIPS & PAIN
MONTROUGE-SEINE

EXIGEZ CHEZ VOTRE HORLOGER
LE VERRE DE MONTRE
FLEXIVA
GARANTI UN AN FABRICATION SELIVA

le Cidre Mousseux des tables raffinées

RATHIER FRÈRES
VERVINS AISNE

EXPRESS-PUBLICITÉ

CENTRE DE VACANCES pour garçons de 6 à 15 ans à TREBEURDEN (C.-d-N.)
CLIMAT IDÉAL - SÉJOUR DE 1 OU 2 MOIS
Renseignements : **INSTITUTION DU PARC**
16, av. des Arts - St-MAUR (Seine)

HOTELS et VILLÉGIATURES

PYRÉNÉES

SALIES-DE-BÉARN (B.-Pyr.)
Maladies des femmes. Maladies des enfants.
Séquelle des blessures de guerre.
CASINO. SPORTS. PISCINE

AX-LES-THERMES
Pyrénées Ariégeoises. Eaux sulfureuses.
Excursions - Chasse - Pêche - Tennis - Casino.

ALPES MARITIMES

Gd HOTEL DU CAP FERRAT
SON RESTAURANT, SA PISCINE, SA PLAGE

BOUCHES-DU-RHONE

MARSEILLE
HOTEL L'ARBOIS
Construction achevée en 1946
Proximité gare et quai
BAR - RESTAURANT - GARAGE
250 chambres - 250 sal. de bain
Tél. nº 15-35 - Télégr. Arboisotel

BRETAGNE

(LA BAULE)
MAJESTIC Sur mer, plein midi. Près du Casino. 1er ordre. Bains de la chambre.

HOTEL RAGUENES-PLAGE
par NEVEZ (Finistère)
AU BORD DE LA MER - TRÈS BELLE PLAGE DE SABLE
PÊCHE - EXCURSIONS - MAGNIFIQUE POINT DE VUE
CUISINE PARFAITE - VINS DE CHOIX
PRIX SPÉCIAUX EN JUIN ET SEPTEMBRE
ÉCRIVEZ POUR RETENIR VOS CHAMBRES

Bisquit Dubouché & Cie

COGNAC

IL VOUS FAUT UNE NOUVELLE

RELIURE MOBILE "ACLÉ"

(Bte France et Étranger)

POUR

CONSERVER VOTRE COLLECTION

DE

France ILLUSTRATION

2 modèles :

Nº 6 : pour 1 trimestre **196** fr. **50**

Nº 8 : pour 1 semestre **202** fr. **50**

Clefs de montage utilisables pour plusieurs reliures
la paire . . . . . **11** fr. **50**

(Ces prix s'entendent livraison à nos bureaux)

FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)
pour **1** reliure . . . . . **45 fr. 50**
pour **2** reliures. . . . . **60 fr.**

CONDITIONS (SUIVANT TARIF POSTAL)
POUR QUANTITÉS ET POUR L'ÉTRANGER

COGNAC ROUYER

MAISON ROUYER-GUILLET ET Cie FONDÉE EN 1801

JUL 15 1947

Un homme de goût ne se parfume pas, pour le raffinement de sa toilette, il emploie

Arome 3

D'ORSAY

Le Directeur-Gérant :
GEORGES OUDARD.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 2e trimestre 1947.
Imprimeur n° 33.